



L'ÉGLISE VAINCRA LE CANCER SYNODAL

L'ASSEMBLÉE synodale convoquée au terme de la phase délibérative du Synode 2021-2024 « Pour une Église synodale », a rendu sa copie ce 26 octobre. Le pape François a déclaré qu'il ne publierait pas d'exhortation apostolique post-synodale, comme il est d'usage, « mais qu'il remettait ce Document au saint Peuple fidèle de Dieu, montrant ainsi la valeur qu'il reconnaissait au chemin synodal accompli ».

S'ouvre désormais la « phase de mise en œuvre », pour instaurer le nouvel esprit “synodal” dans toute l'Église, tandis que dix groupes d'experts mandatés par le Saint-Père continueront à travailler jusqu'en juin 2025 sur des thèmes cruciaux comme « les formes ministérielles spécifiques », à savoir le diaconat féminin, la révision du programme de formation des séminaristes et de “nouveaux critères pour le discernement des questions théologiques controversées”, en vue « de décisions qui impliqueront toute l'Église », a dit François. On en tremble d'avance...

Notre Père écrivait que le concile Vatican II avait eu pour « principe directeur un mot magique, qui promettait tout, mais ne disait rien : *Aggiornamento* ».

Le “mot magique” de la réforme de François, aussi énigmatique que récurrent dans ses discours, est : *Synodalité*. De quoi s'agit-il ?

La première partie du *Document final* l'explique : « La synodalité est un chemin de renouveau spirituel et de réforme structurelle pour rendre l'Église plus participative et missionnaire, c'est-à-dire pour la rendre plus capable de marcher avec chaque homme et chaque femme en rayonnant la lumière du Christ. » (n° 28)

Il s'agit donc de réformer encore l'Église afin de plaire « aux hommes et aux femmes » d'aujourd'hui... C'est « un véritable acte de réception ultérieure du Concile, prolongeant son inspiration et relançant sa force prophétique pour le monde d'aujourd'hui » (n° 5).

Soixante ans après Vatican II, l'assemblée synodale fait pourtant le constat de l'effroyable état du monde actuel, et de l'Église : « Trop de guerres ont continué à causer la mort et la destruction » (n° 2). « Nous vivons à une époque marquée par des inégalités croissantes », et même par « une désillusion à l'égard du

fonctionnement de la démocratie » (n° 47) ! « Tant de maux qui frappent notre monde se manifestent aussi dans l'Église » (n° 55)... Quoi d'étonnant, puisqu'elle s'est ralliée à lui lors du Concile ? La seule solution catholique, la voici :

UNE CONTRE-RÉFORME S'IMPOSE

Pourtant, ils n'en démordent pas, et pour parvenir enfin à établir “l'unité” du genre humain, leur premier objectif est la “réconciliation” œcuménique :

« Le chemin synodal nous oriente vers une unité pleine et visible des chrétiens, comme les délégués des autres traditions chrétiennes [hérétiques et schismatiques] l'ont témoigné par leur présence. L'unité *fermente* silencieusement au sein de la Sainte Église de Dieu : elle est une prophétie d'unité pour le monde entier. » (n° 4)

En fait de “*fermentation*”, cet œcuménisme va pourrir encore davantage les membres du Corps mystique : la participation de représentants des “autres communions chrétiennes” est envisagée dans tous les conseils épiscopaux ou paroissiaux (n° 106), ainsi qu'un « synode œcuménique sur l'évangélisation » (n° 138), et même, une réforme « du ministère de l'évêque de Rome à la lumière de la synodalité » et du « cheminement œcuménique » (nos 130-137).

En effet, comme l'expliquait frère Pierre-Julien dans son article *Illuminisme synodal*, paru en octobre 2023, où toute cette réforme est déjà analysée et dénoncée, « il se trouve que l'Église par sa constitution divine même, demeure encore aujourd'hui, un obstacle à ce projet de fraternité universelle. D'où cette volonté, soixante années après le concile Vatican II, de poursuivre sa réforme, l'adapter à ces liens fraternels universels. »

La seconde partie du *Document final* définit donc une « conversion des relations » qui doit être entreprise dans toute l'Église. Car, durant le parcours synodal, « il n'a pas manqué de personnes qui ont partagé la souffrance de se sentir exclues ou jugées en raison de leur situation matrimoniale, de leur identité et de leur sexualité [...]. Être une Église synodale exige donc une véritable conversion relationnelle. » (n° 50)

Dans l'Évangile, « où nous trouvons les contours de la conversion qui nous est demandée, Jésus ne renvoie personne sans s'arrêter pour écouter et sans entrer en dialogue » !

Il nous faut apprendre « à faire nôtres les attitudes de Jésus » (n° 51).

Qu'il nous soit donc permis de suivre notre Modèle Unique en dénonçant le pharisaïsme de ce sanhédrin synodal, qui substitue des *préceptes humains* de dialogue fraternel, à la *Parole de Dieu* (cf. Mt 15,1-9) et son exhortation à la pénitence pour le salut des âmes.

« Si Jésus a été bon pour les égarés et les pécheurs, écrivait saint Pie X dans sa *Lettre sur le Sillon*, il n'a pas respecté leurs convictions erronées, quelque sincères qu'elles parussent ; il les a tous aimés pour les instruire, les convertir et les sauver. »

Voilà ce qui manque au pape François, qui prêche sans cesse "l'ouverture à l'autre" au nom de la Miséricorde divine, mais d'un "dieu" qui ne chercherait pas tant à convertir les hommes à Lui qu'à les faire s'aimer entre eux sur la terre, même s'ils sont athées, idolâtres, pécheurs endurcis, etc. (cf. *François, un réformisme gnostique, Il est ressuscité* n° 253, mars 2024)

On voit ici le rapport entre les réformes synodales du Saint-Père et son encyclique *Dilexit nos* sur le Sacré-Cœur (cf. *infra* p.5). Tout est destiné à l'instauration de la fraternité humaine par la restauration des relations, du cœur et de l'amour, mais en sautant par-dessus l'étape nécessaire à ce dessein : la conversion à l'Église catholique, l'adhésion à la foi et le baptême de tous les hommes, s'il est possible. Faute de quoi, la revendication de l'exemple de Notre-Seigneur comme « *modèle de dialogue* », et même de sa Sainte Mère comme « *figure d'une Église synodale* » (n° 29) est blasphématoire.

LE CANCER SYNODAL

La « *conversion des relations* » vise surtout l'autorité pastorale des prêtres et des évêques, qui est encore trop paternaliste, et qui doit « *s'ouvrir à un style synodal de proximité, d'accueil et d'écoute de chacun* » (n° 72). « *Chacun* », ce sont les laïcs, grands bénéficiaires de cette réforme, qui se voient accorder une « *coresponsabilité dans l'exercice du ministère* » (n° 74), ainsi que « *la promotion de formes plus nombreuses de ministères laïques* » (n° 66), notamment, dans certaines circonstances, pour la célébration des sacrements du baptême et du mariage (n° 76).

C'est la suite logique de la constitution *Lumen Gentium* et de sa définition de l'Église comme un « *Peuple de Dieu* » rassemblé par l'Esprit, et non plus enfanté à la Vie et à la Vérité par la hiérarchie.

Le document final revendique également une plus grande place pour les femmes, pour les enfants et

pour les jeunes (n°s 60-62), ainsi que l'expérimentation d'un « *ministère d'écoute et d'accompagnement pour ceux qui sont en marge de la communauté ecclésiale* » (n° 78), c'est-à-dire ceux qui sont perdus de mœurs.

La conséquence majeure et désastreuse de ce Synode sera donc d'imposer à l'Église "l'écoute" des lobbys progressistes, féministes, et LGBT. Et d'aggraver encore le calvaire des prêtres qui restent héroïquement fidèles à leur ministère et subissent le despotisme des conseils paroissiaux en tous genres où les laïcs, à qui le Concile a appris qu'ils étaient "prêtres, prophètes et rois", imposent toutes leurs exigences.

En cela, la "Synodalité" est un véritable cancer, qui permettra aux cellules malignes, aux minorités de progressistes révolutionnaires, de dominer, contaminer et miner les membres sains du Corps mystique.

ILLUMINISME INSTITUTIONNEL

La « *conversion des processus* » de décision et de discernement présentée dans la troisième partie du *Document final* vise encore à la réforme du gouvernement de l'Église. Il s'agit de soumettre l'autorité des prêtres et des évêques à celle des "organes participatifs" qui les assistent, synodes diocésains, conseils presbytéraux et paroissiaux, etc. « *Chacune de ces instances participe aux processus de décision dans les formes établies et constitue un cadre de responsabilisation et de contrôle* »... de l'autorité ! (n° 103)

D'autorisées, ces assemblées deviennent obligatoires (n° 104), et une révision du droit canonique est requise pour que, d'exclusivement "consultatives", elles deviennent "délibératives" (n° 92). C'est la collégialité, obtenue de haute lutte par les réformistes au Concile à l'encontre de la constitution divine de l'Église, étendue à tous les échelons de la hiérarchie. En effet, parce que Notre-Seigneur a fondé son Église sur ses Apôtres, tout pouvoir de juridiction appartient au Saint-Père et aux évêques unis à lui, qui le délèguent à leurs prêtres, pour gouverner leur troupeau au nom du Christ sur le chemin du Ciel. Hors de cette hiérarchie, il n'est aucun pouvoir d'institution divine, l'autorité nouvelle accordée aux « *organes participatifs* » est nulle et sans fondement.

Pour tout « *discernement ecclésial* » ou « *processus de décision* », c'est-à-dire tous les actes de gouvernement, le *Document final* préconise une « *méthodologie de travail synodal, à savoir la conversation dans l'Esprit* » (n° 105). La justification s'en trouve dans les actes du Concile :

« *Par la présence et l'action continue de l'Esprit, "la tradition, qui vient des Apôtres, progresse dans l'Église"* (*Dei Verbum* n° 8). » Faux ! La Tradition est le dépôt intangible de la Vérité révélée par Notre-Seigneur à ses Apôtres. Tout au plus, l'Église en approfondit sa compréhension. « *Invoquant sa lumière, le Peuple de Dieu, participant à la fonction prophé-*

tique du Christ (cf. *Lumen Gentium* n° 12), “cherche à discerner dans les événements, les exigences et les aspirations, auxquels il prend part avec les autres peuples de notre temps, quels sont les signes véritables de la présence ou du dessein de Dieu” (*Gaudium et spes* n° 11). » (n° 81)

La conversation dans l'Esprit consiste donc en la recherche d'un consensus entre les membres du peuple de “dieux”, qui témoignerait de la présence de l'Esprit (n° 28), auquel le président de l'assemblée doit apporter son assentiment (n° 92) : c'est proprement révolutionnaire.

En 1965, en plein Concile, notre Père avait dénoncé le vice intrinsèque de ces constitutions *Dei Verbum* et *Lumen Gentium*, et prévu les conséquences où elles mènent l'Église aujourd'hui :

« Si l'Église est définie, selon la Tradition, comme la société de ceux qui ont reçu la foi et le baptême d'une hiérarchie dont le Pape est la tête, alors tout pouvoir vient d'En-Haut et passe par lui. Si l'Église est, selon les novateurs, un peuple de Dieu animé par l'Esprit et mystérieusement constitué par les élus aux quatre vents du monde, alors le pouvoir vient d'En-Bas. Les uns tirent leur autorité du Dieu de Jésus-Christ et de l'Église ; les autres leur opposent celle qui vient du Peuple, Peuple de Dieu où parle l'Esprit !

« Dès que l'on s'éloigne si peu que ce soit de la doctrine immuable, dès que la hiérarchie ne se consacre plus exclusivement à son œuvre d'autorité, dès que les fidèles prétendent échapper à l'obéissance

de la foi, l'Église se dissout et se perd. C'est tout le projet moderniste qui se trouve réalisé, selon lequel l'Église, devenue démocratique, se règle souverainement sur l'Esprit du monde et tombe sous la coupe de ses princes et de ses prophètes. Nous y sommes. » (*Lettre à mes amis* n° 204, 13 mai 1965)

Nous y sommes toujours... Les revendications de l'Esprit du monde sont présentées à l'Église comme des volontés de l'Esprit-Saint :

« Il n'y a aucune raison pour que les femmes n'assument pas des rôles de leadership dans l'Église : ce qui vient de l'Esprit-Saint ne peut être arrêté. » (n° 60)

C'est une contrefaçon de la Vérité : le Saint Esprit travaille à instaurer le Règne de « *La Femme* » (Gn 3,15), et Elle triomphera, malgré tout ses ennemis. La raison qui y fait obstacle est l'incrédulité du Saint-Père qui, au moment même où il institutionnalise l'illuminisme le plus arbitraire, nie toute autorité aux vraies interventions divines, comme celle de Notre-Dame de Fatima, par ses *Normes procédurales pour le discernement des phénomènes surnaturels présumés*.

L'union de l'Église à son Divin Époux ne peut se faire que dans la communion à sa Vérité, et la pratique fidèle de ses commandements. À l'inverse, si, au nom de la synodalité, l'erreur et le péché ont libre cours dans l'Église, les membres corrompus ne recevront plus la Vie divine du Cep, ils se dessècheront et seront finalement jetés au feu (cf. Jn 15, 6-7). Dans la mesure où cette réforme sera appliquée, la désertification de nos églises va s'aggraver encore, ainsi que la crise des vocations.

TROIS JOURS APRÈS LA CLÔTURE DU SYNODE...

Des pluies diluviennes se sont abattues sur la province de Valence en Espagne les 29 et 30 octobre : dans la ville de Turis, on a mesuré 180 mm d'eau/m² tombés en une heure ! Les images sont apocalyptiques : les voitures emportées dans les rues comme des fétus de paille, par un torrent de boue... On compte

au moins 211 morts et 78 disparus. Le montant des dégâts provoqués est estimé à plusieurs milliards d'euros. Depuis, d'autres inondations similaires ont eu lieu, encore au sud de l'Espagne ainsi qu'en Sicile.

Tandis qu'elle devait rédiger la troisième partie du Secret de Notre-Dame, sœur Lucie eut une vision prophétique, dans son couvent de Tuy, en Espagne : « **La mer, les fleuves et les nuages sortent de leurs frontières, débordent, inondent et emportent avec eux dans un tourbillon un nombre de gens incalculable ; c'est la purification du monde pour le péché dans lequel il est plongé. La haine, l'ambition provoquent la guerre destructrice ! Puis je sentis, parmi les battements accélérés de mon cœur et dans mon esprit, l'écho d'une voix douce qui me disait : “Dans le temps, une seule foi, un seul baptême, une seule Église, sainte, catholique, apostolique. Dans l'éternité, le Ciel !”** »



L'ÉGLISE, JÉSUS-MARIE RÉPANDUS ET COMMUNIQUÉS

La *Synodalité* est antichrist, parce qu'en sapant l'autorité de la hiérarchie, elle fait obstacle au Règne de Jésus-Christ sur l'Église qu'Il s'est acquise par son Précieux Sang et qu'Il gouverne par des hommes à qui il confère ses propres Pouvoirs afin qu'ils le représentent. C'est pourquoi tout pouvoir ecclésiastique est monarchique, personnel, exercé par chacun, Pape ou évêque, de manière libre et responsable.

C'est la merveilleuse « constitution divine de l'Église », par laquelle les fidèles ont accès à Notre-Seigneur. Par ses ministres, Il enseigne sa Parole, Il donne sa Miséricorde et sa Vie, Il gouverne fidèles, à qui l'Esprit-Saint inspire de répondre avec reconnaissance et docilité à cet amour. Et si ses ministres défont, Jésus continue à agir par eux, *ex opere operato*, dans les sacrements et, lorsqu'il s'agit du Souverain Pontife, dans l'exercice de son pouvoir extraordinaire d'enseignement solennel et infaillible.

Soixante ans après le concile Vatican II, ce règne du Christ dans l'Église par la hiérarchie est déjà très entravé par la corruption de la foi des Pasteurs. Le temps passe, le mal s'aggrave, et la lancinante question s'impose : comment l'Église pourra-t-elle sortir de ce marasme et recouvrer sa beauté rayonnante, sa force conquérante pour établir le Règne du Sacré-Cœur dans le monde entier, comme Il l'a promis ?

LE CŒUR VIRGINAL DU CORPS MYSTIQUE.

L'Église est un Corps dont le Saint-Esprit est l'Âme, la Vie. Et, comme l'écrivait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de la Sainte Face, si l'Église « est composée de différents membres, le plus nécessaire, le plus noble de tous ne lui manque pas. Je comprends que l'Église avait un Cœur, et que ce Cœur était brûlant d'Amour. »

C'est de ce Cœur de l'Église que doit venir la santé pour surmonter les maladies qui atteignent ses membres, l'énergie qui vaincra le "cancer" synodal.

En 1946, lors d'un concours de théologie mariale, l'abbé de Nantes, qui n'était alors que séminariste, émit une conception très neuve de ce Cœur de l'Église, qui enchantait son correcteur, et nous à sa suite :

« Unissant trois merveilles du trésor de l'Église, le culte du Sacré-Cœur, la théologie mariale et celle du Corps Mystique du Christ, dépassant les Pères qui firent de Marie le cou de l'Église, ne proposera-t-on pas à la piété des saints le CŒUR de l'ÉGLISE, cette Vierge Protectrice qui est la flamme vivifiante, l'Amour de l'Épouse pour l'Époux, l'organe dont les pulsations mystérieusement unies à celles du Sacré-Cœur transmettent au Corps entier l'Amour, la vie et la Grâce. Cœur qui attire l'Église à Dieu autant qu'elle attire le regard de Dieu et Son Cœur débordant d'Amour vers l'Église. »

Alors nous comprenons comment l'Église reste Sainte, fidèle, malgré tout. Le Cœur Immaculé de Marie est le Cœur de l'Église, c'est une forteresse inexpugnable, sur laquelle les réformistes n'ont aucune emprise, et que jamais les « portes de l'enfer ne pourront dominer » (Mt 16,18). C'est une Source vivifiante, qui pourra régénérer le Corps mystique en sa constitution divine, parce que « l'Amour dont brûle ce Cœur, l'Amour seul fait agir les membres de l'Église, l'Amour seul renferme toutes les vocations », continuait sainte Thérèse. Dans ce Cœur de l'Église, elle a trouvé toutes les vocations que l'Esprit-Saint lui inspirait d'accomplir pour l'amour de Jésus :

« Je me sens la vocation de GUERRIER, de PRÊTRE, d'APÔTRE, de DOCTEUR, de MARTYR ; enfin, je sens le besoin, le désir d'accomplir pour toi Jésus, toutes les œuvres les plus héroïques... Je sens en mon âme le courage d'un Croisé, d'un Zouave Pontifical, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Église...

« Je sens en moi la vocation de PRÊTRE ; avec quel amour, ô Jésus, je te porterais dans mes mains lorsque, à ma voix, tu descendrais du Ciel... Avec quel amour je te donnerais aux âmes !... Mais hélas ! tout en désirant d'être Prêtre, j'admire et j'envie l'humilité de saint François d'Assise et je me sens la vocation de l'imiter en refusant la sublime dignité du Sacerdoce. [...] Ah ! malgré ma petitesse, je voudrais éclairer les âmes comme les Prophètes, les Docteurs, j'ai la vocation d'être Apôtre [...]. Je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et l'être jusqu'à la consommation des siècles... Mais je voudrais par-dessus tout, ô mon Bien-Aimé Sauveur, je voudrais verser mon sang pour toi jusqu'à la dernière goutte... »

Notre Père expliquait que ce texte nous dévoile le mystère du Cœur Immaculé de Marie, rempli par le Saint-Esprit de toutes les vocations et donc de toutes les grâces d'état qu'Il donne par Elle aux membres de l'Église pour qu'ils remplissent leur rôle au service et pour l'amour de son Fils. La dévotion au Cœur Immaculé de Marie est l'antidote à l'esprit de revendication synodale.

Quand on aura enfin recours à Elle, Elle inspirera à l'Église la grande remise en ordre qui s'impose : le Pape soumis exclusivement à Jésus-Christ et obéi par tous, les Évêques, unis à lui et dévoués au seul salut des âmes du troupeau commis à leur charge, et leurs prêtres les représentant dans la paroisse auprès des fidèles soumis et reconnaissants, tous embrasés par l'Amour de leur Reine et Divine Mère, pèlerins sur la terre, pour aller La voir un jour, au Ciel !

(père Joseph-Sarto du Christ Roi.

UNE ENCYCLIQUE SANS DESTINATAIRE

LA LETTRE ENCYCLIQUE *DILEXIT NOS*

DU SAINT-PÈRE FRANÇOIS

SUR L'AMOUR HUMAIN ET DIVIN DU CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

LA dévotion au Sacré-Cœur est au centre même de notre religion catholique, « *la synthèse de toute la religion* » comme disait le bienheureux Pie IX. Et puisque cette encyclique *Dilexit nos* est sans destinataire, nous pouvons largement la trouver adressée aux Petits frères du Sacré-Cœur, et nous attacher à son étude complète avec profit.

Ce long texte, qui fait exception au milieu des encycliques des Papes du post concile, traite de dogme, de mystique, de dévotion, bref, de religion catholique. Il y a abondance de citations de l'Évangile, de saint Paul, des saints que notre père nous a fait connaître et aimer tout particulièrement (saint François de Sales, sainte Marguerite-Marie, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, saint Charles de Foucauld), des Pères de l'Église, du pape Pie XII : c'est un texte religieux comme nous n'en avons plus eu depuis longtemps.

Seulement le concile Vatican II est passé par là... Car le but du Pape, par cette encyclique, est de faire enfin réussir la chimère, le rêve du Concile : la « *civilisation de l'amour* ».

Comment cela ? Notre Père l'avait expliqué dès le 25 mars 1965, avant même la dernière session du Concile, dans sa *Lettre à mes amis* n° 200, deuxième de la série "L'Église et le M.A.S.D.U. : « *L'important est donc que chacun réveille en lui au maximum sa religion, son idéologie, son athéisme même, en en acceptant tout le système, car une religion ou une doctrine amoindrie, discutée, reste sans profit et sans utilité pour le Monde. On ne réalisera pas l'œuvre d'une "communauté humaine réconciliée" avec de mauvais catholiques, des bouddhistes sceptiques, des*

musulmans avachis. Mais avec des croyants ardemment soumis à l'Esprit qui parle et agit en chaque religion selon un appareil dogmatique et disciplinaire particulier, dont la totalité doit être sauvegardée.



Sacré-Cœur peint sur tissu par saint Charles de Foucauld pour décorer sa chapelle.

« Ainsi le catholique doit-il l'être vraiment, intégralement. Les grands masduistes sont partisans d'une foi dogmatique, d'une liturgie authentique, d'une vraie discipline, et même des dévotions à la Vierge et au Sacré-Cœur. Tout cela, disent-ils, est nécessaire pour éveiller en notre âme l'amour du prochain – c'est-à-dire l'amour du Monde, explique le Père Lebreton – en échappant à tout sectarisme, même religieux.

« À nous catholiques, il faut tout notre Credo pour être adultes, connaître l'expérience surnaturelle décisive de l'Amour et entrer de manière valable dans la communauté du Masdu.

« Et ainsi des autres. On ne peut rencontrer

cette même conscience, cet amour surnaturel chez un communiste, un musulman, un rebelle congolais, que s'ils vivent à fond leurs croyances et sont totalement engagés dans leurs mouvements, comme nous dans l'Église. Aussi l'un des premiers soucis des grands masduistes est-il de combattre l'apathie, la routine, la passivité des chrétiens et de rendre leur foi assez ardente pour les jeter dans les rangs de l'Action catholique, à la rencontre des autres militants venus de tous les horizons du monde. »

La dévotion au Sacré-Cœur prêchée par le Pape procède d'une religion pour le moins édulcorée, à la façon progressiste : point de péché originel, partant point de rédemption, point d'institutions, point d'Église, point de la Vierge Marie Médiatrice, mais

le cœur seul face à son Dieu, et à l'autre qu'il faut aimer à l'exemple de Jésus, dans l'Esprit.

C'est peu de chose en regard des trésors de doctrine catholique que nous a laissés notre Père, et dont les pages qui suivent vont nous donner un tout petit aperçu.

D'emblée, le Pape commence par de belles citations des Apôtres :

« 1. *“Il nous a aimés”, dit saint Paul, en parlant du Christ (Rm 8,37), nous faisant découvrir que rien “ne pourra nous séparer” (Rm 8,39) de son amour. Il l'affirme avec certitude car le Christ l'a dit lui-même à ses disciples : “Je vous ai aimés.” (Jn 15, 9, 12) Il dit aussi : “Je vous appelle amis.” (Jn 15, 15) Son Cœur ouvert nous précède et nous attend inconditionnellement, sans exiger de préalable pour nous aimer et nous offrir son amitié : “Il nous a aimés le premier.” (1 Jn 4,19) Grâce à Jésus, “nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru.” (1 Jn 4,16) »*

C'est vrai et beau... et pourtant, comme notre Père l'avait souvent fait remarquer, dès le début, le ton est donné pour nous imposer l'erreur par des citations... abrégées, sinon tronquées.

En effet, saint Paul écrit : *« Qui nous séparera de l'amour du Christ ? L'affliction, ou l'angoisse, ou la*

persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le danger, ou le glaive ? Selon qu'il est écrit : “À cause de toi, nous sommes mis à mort tout le jour, on nous estime comme des brebis d'abattoir.”

« Mais en tout cela nous sommes les grands vainqueurs par celui QUI NOUS A AIMÉS. Oui j'en ai l'assurance : ni mort, ni vie, ni anges ni principautés, ni présent, ni avenir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature NE POURRA NOUS SÉPARER de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur. » (Rm 8,35-39)

Ce n'est pas du tout le même décor ! Là où le pape François ne voit « rien », saint Paul voit beaucoup d'obstacles à l'amour du Christ, contre lesquels il faut se battre, à commencer par des esprits mauvais, le diable, et ses suppôts humains, persécuteurs des fidèles de Jésus. Ce n'est donc pas aussi évident que le Pape le laisse paraître. Et il y faut toute la fougue de saint Paul pour proclamer : *« Rien ne nous séparera de l'amour du Christ ! »* C'est un combat !

Même remarque sur les deux autres passages utilisés par le Pape.

Ainsi du chapitre 15 de saint Jean, discours après la Cène, parabole de la vigne qui porte du fruit. Jésus *« offre son amitié »*... à ses Apôtres d'abord, et ce n'est pas du tout inconditionnel :

L'AMOUR DE DIEU SELON SAINT FRANÇOIS DE SALES

« JE voudrais vous faire réfléchir sur la grande pitié des âmes sans amour, celles qui ne savent pas ce qu'est l'amour de Dieu et peut-être aussi celles qui ne savent pas ce qu'est l'amour du prochain, car les deux ne sont qu'une seule et même chose.

« *“Misereor super turbam”*, disait Notre-Seigneur, *“j'ai pitié de cette foule”*. Il disait cela, parce qu'elle n'avait pas mangé et qu'elle le suivait depuis plusieurs jours. Mais enfin, nous savons qu'il était venu sur la terre pour apporter une autre nourriture que la nourriture du ventre.

« Il est venu pour nourrir l'esprit et le cœur des hommes.

« Au bout de tant de siècles, nous sommes toujours affrontés à ce fait dramatique, à cette grande pitié des foules qui sont sans amour, qui ne connaissent pas, qui n'ont pas compris encore, qui n'ont pas

expérimenté, même les foules chrétiennes, ce qu'était l'amour de Dieu. Nous nous rangeons très humblement, chacun d'entre nous, dans cette pauvre foule qui ne sait pas, qui n'a pas compris, qui n'a pas expérimenté ce qu'est l'amour de Dieu ; j'entends l'amour de Dieu qui transforme une vie, qui embrase le cœur, qui illumine l'intelligence : le véritable amour de Dieu.

« Il n'y a rien de plus précieux, il n'y a rien qui soit davantage recherché par l'homme, que l'amour, l'amour le plus parfait, l'amour de l'être le plus beau, le plus parfait, le plus digne d'être aimé, le plus aimable et le meilleur, c'est Dieu ; et nous n'aimons pas Dieu, nous ne savons pas aimer Dieu. Nous ne connaissons pas l'amour de Dieu pour nous ; c'est tragique puisque Dieu nous aime, et nous ne savons pas comment l'aimer, lui, comment exercer cet *admirabile commercium*, comme

dit la liturgie, cet admirable échange, cette alliance entre Dieu et les hommes, entre les hommes et Dieu qui est le grand dessein de Dieu dans la création et que pourtant il avait restauré dans la Rédemption, dans la recréation du genre humain par la Croix du Christ.

« Et pourtant, cet amour, c'est une question de salut éternel.

« Il s'agit de savoir si nous aurons l'amour de Dieu au moment de notre mort, si nous comparaîtrons devant un Juge que nous aurons détesté, ignoré ou méprisé, ou bien devant un Père que nous aurons aimé, pour nous jeter dans ses bras.

« Question de salut, mais question déjà de joie et de paix en ce monde, ici-bas.

On meurt de faim quand le cœur est vide de tout amour ; nous avons besoin de l'amour de Dieu. »

(*“L'amour de Dieu selon saint François de Sales”, retraite d'automne, abbé Georges de Nantes, 1977).*

« *Personne n'a de plus grand amour que celui QUI LIVRE SA VIE POUR SES AMIS. Vous êtes, vous, mes amis, SI VOUS FAITES CE QUE MOI JE VOUS COMMANDE. Je ne vous appelle plus esclaves, parce que l'esclave ne sait pas ce que fait son seigneur, mais je vous ai appelés amis parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître.* »

Dans sa première épître, saint Jean écrit en témoin oculaire. Aussi, est-ce abusivement que le pape François écrit : « *Grâce à Jésus, "nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru."* » (1 Jn 4, 16) »

Ici saint Jean est pourtant clair : « *Et nous, nous avons contemplé, et nous attestons que le Père a envoyé le Fils comme Sauveur du monde. Celui qui professe que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu. Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu*

a pour nous, et nous y avons cru. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » (1 Jn 4, 14-16)

Le pape François semble donc mal parti, assez loin de l'amour fougueux de saint Paul pour Jésus, et de celui de saint Jean contemplant Jésus vainqueur par la Croix. Pour le Pape, il y a l'Amour de Dieu, premier, puisqu'Il est (avant nous), et nous pose dans l'existence, en nous créant, par amour, et lui nous attend, inconditionnellement. Mais notre Bon Dieu ne nous a pas créés *in abstracto*. Il y a toute une histoire, et précisément l'"*en travers*" qui veut faire obstacle à ce dessein.

C'est cela qui n'est pas du tout évoqué au commencement de cette encyclique, à rebours pourtant de l'"*expérience*" même des Apôtres dont le Pape se réclame.

I. L'IMPORTANCE DU CŒUR (N°s 2 à 31)

QUELLE COMPRÉHENSION AVONS-NOUS DU "CŒUR" ?

Le concile Vatican II avait formulé un rêve prophétique : l'instauration de la civilisation de l'amour.

Mais le Pape constate que ce dessein est en train d'échouer, pour deux raisons principales qu'il dénonce : le progrès technique et l'appât du pouvoir, de la domination. Conjugués, ce n'est plus que dés-humanisation et guerre.

Le constat est poignant :

« *Devant le Cœur du Christ, je demande au Seigneur d'avoir à nouveau compassion pour cette terre blessée qu'Il a voulu habiter comme l'un de nous. Qu'Il répande les trésors de sa lumière et de son amour, afin que notre monde, qui survit au milieu des guerres, des déséquilibres socioéconomiques, du consumérisme et de l'utilisation antihumaine de la technologie, puisse retrouver ce qui est le plus important et le plus nécessaire : le cœur.* » (n° 26)

Comment redonner du cœur à notre temps ? (encart, page 6)

Le Pape tente, dans une première partie de son encyclique, d'établir une phénoménologie du cœur : Il en appelle aux Grecs (n° 3), à la Bible (n° 4) pour définir le cœur comme « *centre unificateur qui donne à tout ce que vit la personne un sens et une orientation* » (n° 3), comme « *lieu de la sincérité où l'on ne peut ni tromper ni dissimuler* » (n° 5).

Le Pape évoque les « *questions décisives* » telles que : « *Qui suis-je vraiment, qu'est-ce que je cherche ? Quel sens je veux donner à ma vie, à mes choix ou à mes actions ? Pourquoi et dans quel but suis-je dans ce monde ? Comment est-ce que je veux donner de la valeur à mon existence lorsqu'elle s'achèvera ?*

Quel sens je veux donner à tout ce que je vis ? Qui est-ce que je veux être devant les autres ? Qui suis-je devant Dieu ? »

Mais il répond : « *Ces questions me ramènent à mon cœur.* » (n° 8) Et, logiquement, de prendre appui sur Jean-Paul II : la société moderne manque de cœur, du coup, l'homme « *risque de perdre le centre, le centre de lui-même* » (Jean-Paul II cité au n° 9).

À l'école de Jean-Paul II, le cœur humain, tout tourné vers soi-même, reste finalement sec, quoique satisfait de "s'auto-épanouir" et "s'auto-réaliser", puisqu'il ne sait pas d'où il vient !

Avant de poursuivre, il nous faut en appeler à la théologie de Georges de Nantes, selon laquelle, à l'école de Duns Scott, Dieu Trinité d'Amour, a un Cœur aimant qui sort de Lui-même pour épancher son trop-plein d'amour. Ainsi, par amour, Dieu le Père a donné à son Fils une épouse à aimer, dont le Cœur Immaculé est l'habitable du Saint-Esprit. Ainsi les trois Personnes divines trouvent leur contentement en cette Fille du Père, Épouse du Fils et Amie parfaite du Saint-Esprit, leur Immaculée Conception.

Après Elle, Dieu crée l'homme et la femme dont il a le dessein de posséder le cœur, par l'Immaculée Conception, Sagesse de Dieu, et Médiatrice de toute grâce.

Las ! Satan intervient pour ruiner le dessein du Bon Dieu : avec le péché originel, fini le Paradis ! Plutôt que l'amour, c'est la haine qui règne sur la terre. Caïn tue Abel. C'était son frère !

Mais Dieu n'a pas renoncé à faire de la création une affaire de Cœurs. Cependant, le Pape déplore que « *souvent la rencontre de l'autre n'est pas un moyen de se trouver soi-même* », – but de l'existence selon Jean-Paul II –, « *puisque notre mentalité est dominée*

par un individualisme malsain » (n° 10). On tourne en rond, au plus loin de la “circumincessante charité”.

Soudain, le Pape s'élève à la hauteur du dessein de Dieu : « *Car la véritable aventure personnelle est celle qui se construit à partir du cœur. À la fin de la vie, c'est tout ce qui comptera.* » (n° 11) Devant qui ? Et pourquoi ? Le pape François ne le dit pas !

Mais notre Père, lui, fait de la réponse à cette question primordiale le thème de sa première *Lettre à mes amis*, datée du 1^{er} octobre 1956 :

« *Au soir de la vie une seule chose demeure, l'amour. Il faut tout faire par amour.* » Méditez cette sentence du Carmel, elle sera dans les troubles de votre vie une lumière apaisante. Les hommes n'ont jamais donné tant d'importance aux choses de la terre que maintenant [...]. Apprenez donc que l'acte de mourir est meilleur que tout autre, et la vie éternelle plus “utile” et plus “efficace” que toute œuvre terrestre. C'est à sa clarté que tout prend sa véritable signification, sa seule valeur. Rien de bon qui ne doive accroître notre désir de la rencontre avec le Maître, rien d'inutile ou de mauvais qui n'augmente en nous la crainte de mourir, le déplaisir de penser même à cette vie éternelle pour laquelle seule nous vivons la minute présente. Que seront ces mille tracasseries qui m'agitent lorsque Jésus reviendra frapper à ma porte ? [...]

« Nous croyons faire notre devoir d'état en nous absorbant à longueur de journée dans notre tâche, et nous nous étonnons par après d'être si loin d'un Dieu qui nous abandonne ! Ce n'est pas là notre devoir.

« Il est plutôt là où nous attire notre “volupté” selon le mot audacieux de saint Augustin : aimer ce Seigneur qui partout se fait présent et nous parle de vie éternelle, vivre dans cet amour et de lui, au point de ne voir toute chose petite ou grande, utile ou futile, agréable ou pénible qu'en la lumière de cet amour immortel, comme un service accompli pour la gloire de Dieu. De telle manière que nous n'amasserons ni gloire, ni richesse, ni vanité, ni science, nous ne progresserons guère (cette maudite idée de Progrès qui ôte la paix aux âmes ! il faudrait toujours aller à de plus grandes affaires...), mais rien ne se présentera à nous sans que nous ne puissions y manifester notre amour. »

REVENIR AU CŒUR

Celui qui n'aime pas, poursuit le Pape, est semblable au Stavroguine de Dostoïevski, « *une incarnation même du mal, car sa principale caractéristique est d'être sans cœur* » : « *Stavroguine n'a pas de cœur, son esprit est donc quelque peu froid et impitoyable, et son corps est empoisonné par l'inertie et la sensualité bestiale. Il ne peut donc pas atteindre les autres hommes, et aucun d'entre eux ne peut vraiment l'atteindre, car c'est le cœur qui crée les possibilités de rencontre* » (n° 12), selon Romano Guardini cité ici par le Pape.

Ce que le Pape ne dit pas, c'est que ce personnage du roman *les Possédés* est l'archétype le plus

diabolique du révolutionnaire nihiliste nietzschéen. Plutôt que « *distant* », il attire, il séduit, insidieusement, et notamment par son intelligence luciférienne, pour mieux dominer et faire triompher le mal, c'est-à-dire pour abattre Dieu, le Christ, l'ordre établi, pour tout détruire finalement. Lui-même est d'ailleurs un criminel. Il tient ses idées de son voyage en Occident, et veut importer la Révolution en Russie.

Dostoïevski le décrit ainsi pour mettre en garde son lecteur contre le péril de la révolution socialiste (communiste) qu'il voit venir. Ainsi, le caractère inhumain, « *sans-cœur* » de Stavroguine apparaît plutôt être le fruit de son idéologie, et non pas l'inverse, c'est cela qu'a voulu montrer Dostoïevski. C'est dommage que le Pape ne l'ait pas remarqué.

Avant même de faire une place à Dieu dans sa phénoménologie du cœur, le Pape indique comme remède à ce travers du « *sans-cœur* », de tout soumettre à l'empire du cœur. « *Il faut aussi que l'intelligence et la volonté se mettent également à son service, en sentant et goûtant les vérités plutôt qu'en voulant les dominer comme certaines sciences ont tendance à le faire ; il faut que la volonté désire le bien le plus grand que le cœur connaît, et que l'imagination et les sentiments se laissent modérer par le battement du cœur.* » (n° 13)

Charles Maurras ne parlait pas autrement : « *Le cœur est roi, l'intelligence est son ministre.* » Mais il ajoutait aussitôt, avec sagesse : « *Il ne faut pas qu'elle en soit l'esclave.* »

Petite nuance que notre Père expliquait ainsi à de jeunes gens :

« Ce que nous voulons d'abord, c'est aimer, être aimés du Christ et l'aimer, être aimés des pauvres gens qui ne savent plus où est le chemin du salut bien repéré, le leur donner avec amour. Il faut que ce soit le cœur qui soit roi chez nous, c'est-à-dire l'amour et l'amour généreux, l'amour pur et désintéressé, l'amour modeste, l'amour dévoué jusqu'à la mort. Le cœur est roi, l'intelligence est son ministre. Il n'est pas simplement question de s'aimer les uns les autres, mais de montrer le chemin du salut, le chemin du salut catholique et français, bien repéré, bien clairement montré. L'intelligence doit être au service du cœur, sans quoi le cœur tombera dans mille aberrations dont nous n'avons que trop de spectacles actuellement. Il ne faut pas que l'intelligence soit l'esclave du cœur, il ne faut pas que nos passions nous emportent. » (*sermon de 1984*)

Dès lors, le Pape voit le cœur de l'homme comme sa meilleure définition :

« *En définitive, on pourrait dire que je suis mon cœur, car c'est lui qui me distingue, me façonne dans mon identité spirituelle et me met en communication avec les autres.* » (n° 14)

Dieu fait-il partie des autres ? Oui, le Pape y arrive, après encore un petit détour par Heidegger, l'existentialiste athée, et même foncièrement anti-chrétien (et finalement nazi par le fait même) interprété par un penseur contemporain sud-coréen pétri de philosophie allemande, l'un comme l'autre n'étant quand même pas des Pères de l'Église (n° 16) ! C'est pour montrer que l'émotion, l'amour précèdent même la recherche philosophique. Ainsi le cœur, capable d'amour, règnera sur tout.

LE CŒUR QUI ASSEMBLE LES FRAGMENTS

Mais, reconnaît le Pape, la réalité n'est pas si belle :

« L'anti-cœur est une société de plus en plus dominée par le narcissisme et l'autoréférence. Nous arrivons finalement à la "perte du désir", parce que l'autre disparaît de l'horizon et nous nous enfermons dans notre égoïsme, incapables de relations saines. En conséquence, nous devenons incapables d'accueillir Dieu. Comme le dirait Heidegger, pour recevoir le divin, nous devons bâtir une "maison d'hôtes". » (n° 17)

Il semble pourtant que ce soit tout l'inverse. C'est parce que notre société ne veut pas du Dieu catholique, et l'a chassé, qu'elle n'est plus qu'« égoïsme, incapable de relations saines ».

La preuve en est l'expérience des missionnaires arrivant au sein de populations encore vierges de toute évangélisation et civilisation européenne chrétienne. Dans ce cas, aucun soupçon d'influence d'un quelconque dérèglement du progrès technique moderne qui assècherait le cœur. Et pourtant, les missionnaires constataient une absence de charité parfois effrayante.

Ainsi du PÈRE VAN STRAELEN, missionnaire en Inde qui affirmait n'avoir jamais rencontré un véritable acte de charité chez ses païens ! Voilà pourquoi, aux Indes, les gens meurent de faim dans les rues et les maharadjas qui ont des montagnes de diamants les poussent du pied pour rentrer chez eux...

Ou encore LE PÈRE ROGER BULIARD, o.m.i., missionnaire dans le Grand Nord, décrivant les mœurs des Esquimaux au moment de l'arrivée des missionnaires :

« De l'hypocrisie foncière, du mensonge et vol ébontés au meurtre à la moindre provocation, le pas est vite franchi [...]. Une saute de jalousie ou d'impatience, un bras se lève et tue quasi inconsciemment ! [...] Je n'ai jamais entendu dire qu'un assassin esquimau ait eu le moindre remords ; je n'en ai jamais vu aucun manifester, en tout cas, ne fût-ce qu'un semblant de honte [...]. Une des tares morales les plus funestes de nos Esquimaux c'est le massacre, pour nous monstrueux, des innocents. Il fut un temps où la bonne moitié des bébés féminins étaient de même radicalement supprimés à leur naissance. Une fille naissait : l'une des femmes présentes ou

sa propre mère l'étouffait ; et le père en rentrant passait le petit corps à travers un trou dans la glace ! » etc.

Et de conclure : *« Une telle dégradation, une telle débâcle des lois simplement naturelles s'excusent et s'expliquent en même temps d'un seul mot : les Esquimaux n'avaient plus de religion, de religion positive, vraie ! »* (Inuk, 1949)

De même SAINT CHARLES DE FOUCAULD au milieu des Touareg : *« On se croirait dans un camp d'apaches ! »* Le jour où le marabout tomba malade à mourir (janvier 1908), c'est vrai que les Touareg s'inquiétèrent et Moussa enverra des chèvres qui lui donneront un peu de lait. Il sera ainsi sauvé, mais c'est déjà parce qu'au bout de quatre années de présence au milieu d'eux et leur apportant aide et nourriture (1904), ils ont commencé à percevoir le mystère de ce dévouement, premier fruit du rayonnement du Sacré-Cœur au Sahara.

Ces relations que le cœur initie et préside constituent notre histoire personnelle, sans doute chaotique.

Le Pape précise : *« Le cœur est également capable d'unifier et d'harmoniser l'histoire personnelle, qui semble fragmentée en mille morceaux, mais où tout peut avoir un sens. C'est ce que l'Évangile exprime avec Marie qui regardait avec le cœur. Elle savait dialoguer avec les expériences conservées en y réfléchissant dans son cœur, en leur donnant du temps, les méditant et les conservant intérieurement pour se souvenir. Dans l'Évangile, la meilleure expression de ce que pense le cœur est représentée par les deux passages de saint Luc qui nous disent que Marie "gardait toutes ces choses, les méditant dans son cœur." (cf. Lc 2, 19 ; cf. 2, 51). Et ce qu'elle conservait n'était pas seulement "la scène" qu'elle voyait, mais aussi ce qu'elle ne comprenait pas encore, mais qui était présent et vivant dans l'attente de tout rassembler dans son cœur. »*

Très beau passage, mais tout de même, de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce que Marie conservait avec tant de soin que l'évangéliste a pris la peine de le mentionner par deux fois, et le Pape de le remarquer ? Le Pape ne le dira pas, il passe à autre chose... Arrêtons-nous cependant pour y aller voir.

LE PREMIER PASSAGE (Lc 2, 19) fait référence aux événements de la Nativité de l'Enfant-Jésus, Dieu fait homme, dans l'étable de Bethléem, à l'annonce des anges dans le ciel aux bergers : *« Aujourd'hui vous est né un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. »* (Lc 2, 11) Puis comment ces bergers *« vinrent donc en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche »* (Lc 2, 16).

LE SECOND PASSAGE (Lc 2, 51) intervient après le récit de la Douce Rencontre de Jésus, Marie, Joseph au Temple de Jérusalem, où Jésus révèle à ses saints parents son intimité avec son Père :

« *Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ?* » C'était après trois jours de recherche angoissante de Marie et Joseph, qui ont certainement rappelé à la Sainte Vierge la prophétie du vieillard Siméon entendue quelque douze ans auparavant, en ce même Temple de Jérusalem : « *Vois ! cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël ; il doit être un signe en butte à la contradiction, et toi-même, une épée te transpercera l'âme ! afin que se révèlent les pensées intimes de bien des CŒURS.* »

Il y aura donc un discernement des cœurs en fonction de Jésus, Dieu fait homme, signe de contradiction ? C'est annoncé, et « *qui s'émouvra de la blessure du Cœur de Marie sera sauvé, nous assurent notre Père. Qui méprisera ou ignorera les Douleurs de Marie sera condamné.* » (Il est ressuscité n° 249, novembre 2023, p. 17) C'est beaucoup plus impressionnant, que simplement « *la tendresse que l'on conserve dans les souvenirs du cœur* » (n° 20).

La phénoménologie du Pape reste désespérément horizontale : point de Cœur de Dieu créateur, point de péché originel, point de Rédemption, point de Sauveur à aimer en reconnaissance, point de ciel à gagner, point de démons dont il faut détourner notre cœur, point d'enfer à éviter. Le cœur semble seul avec lui-même. Il y a peut-être "les autres", mais il s'agit de se réaliser soi-même : « *En définitive, si l'amour y règne, la personne réalise son identité de manière pleine et lumineuse, car tout être humain a été créé avant tout pour l'amour, il est fait dans ses fibres les plus profondes pour aimer et être aimé.* » (n° 21)

Partant, la compassion dont fait preuve le Pape au sujet des grands-mères pleurant, victimes de la guerre, est poignante, d'autant plus qu'elle est sans solution. C'est dramatique, le Pape pleure sur ces innocents qui perdent tout, fils et maisons : c'est le « *signe d'un monde sans cœur* » (n° 22), déplore-t-il, impuissant parce qu'il s'est ôté les moyens de comprendre.

La guerre est l'état constant des sociétés livrées à l'emprise de Satan, nous enseigne notre Père.

La paix est un miracle, une réussite fragile de la vertu des hommes par la grâce de Dieu qui, seule, la rend possible, et aujourd'hui plus particulièrement où nous savons par les révélations de Fatima que c'est l'affaire du Cœur Immaculé de Marie. Le Pape entendra-t-il Jésus lui dire, comme à Lucie en 1925 à Pontevedra : « *Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère entouré des épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer* » ?

Le Pape voudrait que chacun revienne sur lui-même, réfléchisse : « *Ai-je un cœur ?* » Ce souhait paraît illusoire, alors même que le Pape a déjà répondu à la question : « *Il faut affirmer que nous avons un cœur.* » (n° 12)

Avec notre Père, on pourrait poser une question peut-être plus pertinente : « *QUI EST-CE QUE J'AIME ?* » (encart, page suivante)

LE FEU

Sans crier gare, le Pape nous fait passer dans le domaine de la « *spiritualité* » (n° 24). C'est l'arrivée dans l'univers catholique, sans trop le dire afin que chacun, « *croisant* » (n° 25), puisse y entrer.

Le Pape commence par exposer l'importance du cœur dans la spiritualité de saint Ignace, plus précisément dans les *Exercices* : « *Michel de Certeau montre comment les "motions" dont parle saint Ignace sont les irruptions d'une volonté de Dieu et d'une volonté du cœur qui reste différente de la réalité présente. Quelque chose d'inattendu commence à parler dans le cœur de la personne, quelque chose qui naît de l'inconnaissable, enlève la surface de ce qui est connu et s'y oppose.* » (n° 24)

Ce que le Pape ne précise pas ici : saint Ignace dont le langage très clair est dénué d'ambiguïté, demande à son retenant que le directeur de conscience soit « *fidèlement informé des motions et des suggestions diverses qui lui viennent des divers esprits* » (annotation 17). Car saint Ignace enseigne qu'il faut exercer un jugement sur ces motions, et déterminer si elles sont de Dieu ou du diable. Ce sont « *les règles pour connaître et discerner en quelque manière les différents mouvements qui se produisent dans l'âme, les bons afin d'y correspondre, les mauvais afin de les repousser* ».

Tandis que le Père de Certeau en arrive à « *montrer* » le contraire. Le Pape s'appuie sur lui pour expliquer que ces motions sont « *l'origine d'un nouvel "ordonnement de la vie" à partir du cœur. Il ne s'agit pas de discours rationnels qu'il faudrait mettre en pratique en les faisant passer dans la vie, de sorte que l'affectivité et la pratique seraient les simples conséquences – en dépendance – d'un savoir assuré.* » Alors que saint Ignace expose clairement, au cinquième point de la première manière de faire une saine et bonne élection :

« *Après que j'ai ainsi analysé et discuté tous les aspects de la question : voir de quel côté incline la raison : ainsi c'est selon la plus forte motion rationnelle, et non selon quelque impulsion du sentiment que doit se faire l'examen sur la chose en question.* »

Le pape François, jésuite, ne peut pas ignorer la contradiction entre la théorie du Père de Certeau et ce que veut saint Ignace dans ses *Exercices*. Évacuer ainsi toute rationalité, tout raisonnement, toute autorité externe, partant toute institution, pour se livrer aux motions du cœur sans contrôle, sans jugement : c'est tout simplement l'anarchie.

(suite, p. 12)

PETITE PHÉNOMÉNOLOGIE DU CŒUR HUMAIN, PAR L'ABBÉ GEORGES DE NANTES

L'ORDRE de Dieu, ce que Dieu voulait. Il a créé le cœur humain. Un peu de phénoménologie et de psychologie : qu'est-ce que le cœur humain ? Personne ne sait !

Ce cœur qui bat est un instrument physiologique, c'est la pompe du cœur, mais en même temps c'est l'instrument de manifestation de nos émotions. D'où on appelle le cœur humain, le siège spirituel des émotions, des affections, des sentiments.

Ce cœur est comme notre corps, plein de vitalité naturelle, d'une magnifique complexité, d'une grande liquidité, ça bouge là-dedans. Nos émotions palpitent, nos sentiments changent comme des galets qui glissent dans l'eau l'un sur l'autre, on ne s'arrête jamais dans cette vie affective. Et ces sentiments, ces affections, ces passions sont tous évidemment guidés par une finalité qui, objectivement, est d'aimer le bien parfait, d'aimer ce qui est parfait. C'est Dieu qui est parfait. Donc, notre cœur est fait pour aimer Dieu, saint Augustin l'a dit : « *Irrequietum est cor nostrum* », notre cœur est inquiet tant qu'il te cherche, ô mon Dieu, sans t'avoir trouvé, il ne te chercherait pas s'il ne t'avait pas trouvé, d'une certaine manière, mais enfin, il faut encore qu'il te trouve réellement, les yeux ouverts, et il ne trouvera de repos qu'en toi.

Donc, sa finalité est de chercher Dieu, et aussi les êtres divins, les êtres qui parlent de Dieu, et de haïr les ennemis de Dieu, par le fait même, les ennemis du bien ; de chercher le Ciel où est Dieu, et de fuir l'Enfer et tout ce qui y mène.

Ça, c'est objectivement dans la clarté de la Révélation, mais le cœur humain est souvent aveugle. C'est l'ordre de Dieu qui est inscrit dans sa nature, dans ce vif argent qui est prompt à s'élancer au-devant de tout ce qu'il veut aimer, à se dresser contre tout ce qu'il déteste.

C'est lui qui est, selon la définition de la prêtresse de Mantinée, dans *Le Banquet*, de Platon, dans le banquet au cours duquel on discute, on disserte de l'amour. D'abord, la prêtresse de Mantinée explique que l'amour est fils de *poros* et de *pénia*, il faut du temps pour comprendre ces choses ! *Poros*, ça veut dire l'expédient, je traduis : la débrouillardise, et de *Pénia*, la pauvreté. Quand on est pauvre, il

faut être débrouillard, et la pauvreté avec la débrouillardise, on arrive à se faire riche.

Ce pauvre cœur humain voudrait embrasser le monde, il voudrait posséder toute la vérité, toute la science, toute la richesse matérielle, tout ce qui est bon, toute amitié, tout amour à la fois. Il se sent pauvre, et il rebondit sans cesse pour reconquérir ou conquérir ce qu'il a perdu, sans perdre une minute. Seulement, notre cœur est lui-même frappé par le péché originel. Comme la chair qui est maintenant tarée, où les instincts dominant et emportent l'être vers le mal, notre cœur aussi, lui-même est taré.

Il avait Dieu, il était au Paradis, tout lui plaisait, tout le ravissait, il se souciait peu ou point du tout de désobéir à l'ordre de Dieu. Saint Thomas dit que la créature humaine, sortie de Dieu, était si bien faite qu'elle ne pouvait pas avoir de tentations venant de l'intérieur, ni de tentation venant de la nature, de l'ordre naturel qui est parfait, qui ne peut pas tenter l'homme. Il fallait que Dieu pose un principe, une convention, Dieu fait convention avec l'homme, qu'il n'aura son bonheur que s'il obéit à tel précepte : ne pas manger du fruit de l'arbre du Bien et du Mal. C'est une figure, comme nous le savons. Mais d'autre part, il a fallu qu'intervienne dans cet ordre parfaitement réglé, un tentateur, qu'il y ait le virus qui vienne du dehors et qui saisisse le cœur humain. Le tentateur, ce fut le Diable.

Lorsque le Serpent s'est approché, qu'il a regardé Ève avec admiration et amour, cette sottise ! a cru que c'était arrivé ; son cœur a bondi, et pendant qu'il parlait – excusez la description, elle est volontairement très concrète, parce qu'on rêve, on reste sur son catéchisme de l'âge de huit ans, et alors notre religion, c'est une gaminerie ! –, qu'il la regardait avec des yeux intelligents, comme le Serpent l'admirait, qu'il lui manifestait de l'amour, ce qui n'était pas encore de la part d'Ève une faute, parce qu'elle était sottise son cœur a bondi, et pendant qu'il parlait, la serrait dans ses anneaux luisants et lisses, tout chauds, caressants et forts à l'étouffer, elle s'est crue riche et à deux doigts de conquérir la royauté divine. Enfin, elle a trouvé quelqu'un qui l'aimait, qui l'appréciait, et qui l'admirait plus qu'Adam et plus que le Bon Dieu !

Ça suffit à faire perdre une femme, ça ! Son cœur a mis son amour en soi-même, c'est de l'amour de soi d'abord. Toutes ces sottises et tous ces sots qui s'en vont dans des carrières amoureuses, comme ça, qui partent comme dans un roman, ils s'aiment eux-mêmes en croyant qu'ils aiment cette fille qu'ils sont en train de séduire, ou ce garçon ; ils sont contents d'eux-mêmes, ils sont fiers comme Artaban, ils font une sottise ! Je n'ose pas dire le vrai mot qui serait plus grossier, et ils sont tout fiers de faire leur sottise. Allez donc les dégrasser de ça ! Il faut que le malheur arrive pour instruire l'être humain. Donc, son cœur a mis son amour en soi-même et demandait à Satan, le Serpent, de lui donner ce que Dieu lui refusait. Pesez chacune de ces paroles ! Quelle folie !

Tous les péchés capitaux communiquent par en dessous, tout se tient dans le désordre de la nature, nous en avons déjà vu un pas mal, hier : la luxure, l'impudeur, l'exhibitionnisme, l'obsession sexuelle, ça communique avec ce péché capital : le désordre du cœur. Mais, tous ces péchés sont abreuvés de la même source de pestilence, qui est l'orgueil. L'orgueil de la chair nue, hier, a le même principe que l'orgueil du cœur flatté, aujourd'hui, insolent et insultant, crevé de vanité dans l'illusion. Après le péché, tout d'un coup, leurs yeux s'ouvrent, ils vont se cacher derrière un buisson parce qu'ils sont nus, et aussi parce que par cette vanité prise en flagrant délit, ils ont tout perdu, ils l'ont compris dans l'instant même qui a suivi le péché. Ils se cachent du regard de Dieu, comme un enfant désobéissant qui se croyait malin, qui est pris au piège de sa malice, qui est pris en flagrant délit d'avoir fait une très grosse sottise. Il faut payer maintenant !

Alors, j'ai mis en rouge, comme ça, comme une moralité de cette introduction : Le chrétien doit se méfier de son cœur, plein d'imagination, de jactance, de vantardise et de folie d'illusions, de rêves fous, de vanité. Mais je dis ça comme Cassandre qui pleure sur les astres, parce que l'homme est l'homme et la femme est la femme, et le cœur humain est perdu et on ne les ramènera que par le châtement. C'est dommage !

(*SPLENDOR VERITATIS, Un nouveau regard sur la vie*, PC046, session de Pentecôte 1992).

Et que le Père de Certeau soutienne cette théorie à l'encontre de saint Ignace n'a rien d'étonnant, car c'est la justification de son cas.

Notre Père l'avait connu au séminaire, et nous disait en 1986 : « Hier, dans les journaux, on annonçait la mort du Père Michel de Certeau, – c'était un de mes camarades de séminaire –, nous avons été camarades, tous deux fils d'Action française, nous étions bons catholiques traditionnels, tous les deux de droite et même d'extrême droite. Pendant son séminaire, il a choisi de réussir, de plaire, de briller avec toute son intelligence. Il a renié ses parents, il a renié ses convictions d'Action française, il est devenu progressiste au bon moment, il s'est fait jésuite, il s'est fait un auteur célèbre. Il est mort, je me demande s'il s'est suicidé ou s'il a attendu le moment de la mort, et je ne sais pas s'il avait la foi depuis vingt ou trente ans, il était de toutes les révolutions, de toutes les anarchies. Il a été un des pionniers de mai 68. Il est mort du cancer, il a peut-être précipité sa mort pour marquer la liberté de l'homme sur son destin. Où est-il aujourd'hui ? Je n'en sais rien ! C'est une victime ? C'est une victime consentante. Il a choisi de réussir, il a choisi l'orgueil, il a choisi la célébrité. Il nous a reniés, il nous a considérés comme des étrangers, des ennemis pendant toute sa vie. Aujourd'hui, il avait soixante ans, il est mort. Où est-il ? Que chacun d'entre nous se dise : "Entre sa voie qui est la voie de perdition et la voie de la fidélité à ce qu'on nous a enseigné, je choisis la voie de la fidélité parce que, ici-bas, c'est la voie de l'honneur, la voie de la vérité, la voie de la gloire et c'est la voie de la vie éternelle." » (sermon du 12 janvier 1986)

Voilà tout l'enjeu... et le pape François n'en parle pas. Suivent deux paragraphes (n°s 26 et 27) qui parlent à un cœur catholique. C'est mystique, rassasiant pour l'âme religieuse.

« Là où le philosophe arrête sa réflexion, le cœur croyant aime, adore, demande pardon et s'offre pour servir à l'endroit que le Seigneur lui donne de choisir pour le suivre. » (n° 26)

Le Pape cite saint John Henry Newman qui « a pris comme devise *Cor ad cor loquitur* » : « Pour lui, grand penseur, le lieu de la rencontre la plus profonde, avec lui-même et avec le Seigneur, n'était pas la lecture ou la réflexion, mais le dialogue priant, cœur à cœur avec le Christ vivant et présent. C'est pourquoi Newman a trouvé dans l'Eucharistie le Cœur de Jésus-Christ vivant, capable de libérer, de donner un sens à chaque instant et de répandre en l'homme une paix véritable. » (n° 26)

Il est remarquable que le Pape ait choisi des exemples restreints à une relation personnelle avec Jésus. Point question des autres ici, encore moins d'institution, de l'Église. « *Le Sauveur nous sauve*

en parlant à nos cœurs à partir de son Sacré-Cœur. » (n° 26) C'est vrai, mais pas en dehors de la communion avec toute l'Église, c'est ce qu'enseigne toute la tradition dont saint Ignace s'est fait le héraut.

« *Sentir et goûter le Seigneur, et l'honorer, est une affaire de cœur. Seul le cœur est capable de mettre les autres facultés et passions, et toute notre personne, dans une attitude de révérence et d'obéissance amoureuse au Seigneur.* » (n° 27)

LE MONDE PEUT CHANGER À PARTIR DU CŒUR

Dans cet élan, le Pape ajoute un sous-titre, à vrai dire inquiétant : « *Le monde peut changer à partir du cœur.* » Si c'était : « *Le monde peut changer à partir du Cœur de Jésus-Marie* », ce serait tout différent. Mais hélas, de l'univers catholique nous passons à l'univers conciliaire. « *Le Cœur du Christ est extase, il est sortie, il est don, il est rencontre. En Lui, nous devenons capables de relations saines et heureuses les uns avec les autres et de construire le Royaume de l'amour et de la justice dans ce monde. Notre cœur uni à celui du Christ est capable de ce miracle social.* » (n° 28) Et quel donc miracle ?

Le Pape l'explique en citant le concile Vatican II :

« *Nous avons tous assurément à changer notre cœur et à ouvrir les yeux sur le monde, comme sur les tâches que nous pouvons entreprendre tous ensemble pour le progrès du genre humain.* » (n° 29) Ce passage est pris du chapitre « *contre la guerre* » de *Gaudium et Spes* (n° 82, § 3).

C'est effectivement le souci actuel du Pape, qui constate l'échec de *Gaudium et Spes*, mais espère le conjurer en répondant toujours plus à l'appel du Concile à « *revenir au cœur* » (n° 29), lieu « *où l'attend ce Dieu qui scrute les cœurs* (cf. 1 S 16, 7 ; Jr 17, 10) et où il décide personnellement de son propre sort sous le regard de Dieu » (n° 29, *Gaudium et Spes* n° 14, § 2).

Notre Père commentait : « On est en pleine confusion d'un naturel douteux avec un surnaturel improbable ; c'est du roman, mais celui qui le prend au sérieux ne peut que s'enorgueillir de tant d'éloges immérités ! » (*Autodafé*, p. 331)

Le Pape continue à citer *Gaudium et Spes* :

« *Quand au ferment évangélique, c'est lui qui a suscité et suscite dans le cœur humain une exigence incoercible de dignité.* »

Notre Père s'exclame dans l'*Autodafé* : « Ah ! c'est d'un autisme transcendantal ! et d'un ferment ou germe révolutionnaire incoercible ! Car ici, tombe le beau masque philanthropique selon lequel chaque "moi" humain se bat pour le respect des droits des autres, du prochain, de l'"immigré", de tous... s'oubliant lui-même, ce masque est tombé. » (*Autodafé*, p. 392)

« 30. *Allons vers le Cœur du Christ, le centre de son être qui est une fournaise ardente d'amour divin et humain et qui est la plus grande plénitude que l'homme puisse atteindre. C'est là, dans ce Cœur, que nous nous reconnaissons finalement nous-mêmes et que nous apprenons à aimer.* »

Voilà comment tout semble dit de la religion du pape François. Dévotion intime au Sacré-Cœur, c'est une rencontre personnelle, pour soi, c'est-à-dire pour son propre accomplissement, sa propre révélation de soi à soi-même. Sans jugement de valeur (bien ou mal), sans autorité ni institution pour orienter, guider. Car c'est au-delà, selon le pape François, que cet embrasement du cœur résultant de la communion au Sacré-Cœur conduira à l'unité du genre humain, dans une nouvelle civilisation de l'amour, ici-bas.

C'est le rêve du Concile, auquel François voudrait donner un fondement et un commencement de réalisation avec l'appui de la plus pure mystique catholique.

Mais en réalité tout cela débouche logiquement sur une vision teilhardienne reprise de *Laudato si* :

« *Toutes les créatures avancent avec nous et par nous, jusqu'au terme commun qui est Dieu, dans une plénitude transcendante où le Christ ressuscité embrasse et illumine tout.* »

Notre Père expliquait que « c'est faux d'imaginer tous les désirs de milliards d'individus converger vers un point qui est un homme, même s'il est le Seigneur » (*Autodafé*, p. 502). D'autant plus que, explique le théologien de la Contre-Réforme catholique, « le Christ n'est pas le point oméga de convergence de tous les êtres de l'univers ni le lieu de fusion de toute l'humanité indifférenciée, mais le Sauveur de ceux qui viendront à lui et le Juge des autres, constitué ainsi "Seigneur et Christ" par son Père » (CRC n° 18, mars 1969, "Hymne à Jésus-Christ sauveur", p. 8).

Alors, « *retrouver ce qui est le plus important et le plus nécessaire : le cœur* » (n° 31) ?

II. DES GESTES ET DES PAROLES D'AMOUR (N°s 32 à 47)

Ce deuxième chapitre est le plus bref. Le Pape y parle d'abondance du cœur, sans autre référence que les Évangiles. Pour lui, Jésus a donné le meilleur exemple de cette charité, cette attention du cœur qu'il veut nous voir embrasser, par ses regards, ses paroles, ses gestes. La méditation est riche et fine : dans le Sacré-Cœur de Jésus, « *là se trouve la source de notre foi, qui donne vie aux convictions chrétiennes* » (n° 32).

DES GESTES QUI REFLÈTENT LE CŒUR

« 34. *Selon l'Évangile, Jésus est venu chez les siens (cf. Jn 1,11). Il ne nous traite pas comme des étrangers, par conséquent nous sommes les siens. Il nous considère comme un bien propre sur lequel il veille avec soin, avec affection. Il nous traite comme les siens.* »

Remarquons ici qu'historiquement "les siens" sont les juifs, et que le Pape a coupé le verset de saint Jean qui continue : « *et les siens ne l'ont pas reçu* » (Jn 1,11). Le Pape s'en tient à une interprétation de bienveillance, et à ce coup il exclut le vrai drame qui va se jouer, dont saint Jean a fait le cœur du prologue de son Évangile.

Le Pape poursuit :

Jésus « *s'est fait proche de nous dans les choses les plus simples et les plus quotidiennes de l'existence. L'autre nom qu'il porte, "Emmanuel", signifie en effet "Dieu avec nous", Dieu proche de notre vie, vivant parmi nous. Le Fils de Dieu s'est incarné et s'est "anéanti lui-même, prenant la condition d'esclave" (Ph 2,7).* » (n° 34)

« 35. *Cela est manifeste lorsque nous le voyons à l'œuvre. Il est toujours à la recherche, toujours proche, toujours ouvert à la rencontre. Nous le contemplons s'arrêter pour parler avec la Samaritaine au puits où elle va prendre de l'eau (cf. Jn 4,5-7). Nous le voyons, au milieu de la nuit, rencontrer Nicodème qui a peur d'être vu avec Lui (cf. Jn 3,1-2). Nous l'admirons se laisser laver les pieds, sans honte, par une prostituée (cf. Lc 7,36-50) ; dire à la femme adultère les yeux dans les yeux : je ne te condamne pas (cf. Jn 8,11) ; affronter l'indifférence de ses disciples lorsqu'il dit à l'aveugle sur la route avec tendresse : "Que veux-tu que je fasse pour toi ?" (Mc 10,51). Le Christ montre que Dieu est proximité, compassion et tendresse.* »

« 36. *Le Seigneur connaît la belle science des caresses. La tendresse de Dieu ne nous aime pas avec des mots. Il s'approche de nous et, proche de nous, Il nous donne son amour avec toute la tendresse possible.* »

« 37. *Jésus nous murmure à l'oreille : "Aie confiance, mon enfant" (Mt 9,2), "Aie confiance, ma fille" (Mt 9,22). Il nous faut vaincre la peur et réaliser que nous n'avons rien à perdre avec Lui. À Pierre qui perd confiance, "Jésus tend la main. Il le saisit, en lui disant : [...] Pourquoi as-tu douté ?" (Mt 14,31). N'aie pas peur. Laisse-le s'approcher de toi, laisse-le se mettre à côté de toi. Nous pouvons douter de beaucoup de monde, mais pas de Lui. Et ne t'arrête pas à cause de tes péchés. Rappelle-toi que de nombreux pécheurs "se sont mis à table avec Jésus" (Mt 9,10) et qu'Il n'a été scandalisé*

(suite, p. 16)

JÉSUS PARDONNANT LES OFFENSES

JÉSUS a enseigné le **par-don**, il nous a enseigné qu'il fallait pardonner, puis il nous a révélé le pardon divin. Nous pénétrons un peu davantage dans sa conscience.

Évidemment, cela est très connu dans l'Ancien Testament, vous l'avez **vu dans les psaumes** : la réponse de Dieu aux rébellions collectives.

Vous vous rappelez ce psaume qu'on dit être **le psaume du Sacré-Cœur (psaume 105)**. En face des huit forfaits : huit, c'est aller au-delà de la perfection, qui est sept, alors c'est la surabondance du forfait. Eh bien, en face de ces huit forfaits, Dieu a répondu huit fois par la miséricorde envers son peuple.

Mais on trouve dans les psaumes de nombreuses allusions au péché de l'homme et au pardon divin : *"J'avais péché, je m'étais éloigné de toi, j'ai reconnu ma faute, et alors tu m'as pardonné."*

Vous vous rappelez le psaume 29, c'est le psaume de saint Pierre, parce que c'est vraiment le psaume qu'on peut mettre dans la bouche de saint Pierre après son reniement. Celui qui s'était cru tellement sûr, invulnérable par lui-même, impeccable, et qui a dévalé la pente. Alors, il s'est humilié et il demande à Dieu le pardon, et il l'obtient. Magnifique psaume !

Dieu pardonne, rien de plus connu.

Notre-Seigneur ajoute à cette révélation de l'Ancien Testament une perfection, lorsqu'il parle de la brebis perdue, de la drachme perdue, de l'enfant perdu (l'enfant prodigue),

toutes ces paraboles sont à la suite l'une de l'autre parce qu'elles manifestent qu'il y a plus de joie au Ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui continuent, qui persistent.

Voilà la révélation de Notre-Seigneur sur le Cœur de Dieu, qui pardonne et qui aime pardonner.

Mais, avançons toujours, **Jésus lui-même, comme Dieu, pardonne les péchés.**

C'est davantage. **La révélation va plus loin**, ce ne sont plus des paroles.

Jésus se met à la place de Dieu, il agit en Dieu lui-même, en Personne divine, et mis en présence du pécheur, c'est une situation où un être saint a nécessairement un haut-le-cœur. Nous ne le réalisons pas parce que nous ne faisons attention à rien, mais lorsque tous ces sales bonshommes amènent en présence de Jésus cette poufiasse prise en état d'adultère, il ne faut pas oublier que Notre-Seigneur, en voyant ces hommes a peut-être une répugnance profonde pour ces hypocrites, bien sûr ! mais il ne faut pas croire, comme dans certains tableaux flatteurs, que cette bonne femme a pu séduire Jésus par sa beauté ! Ah ! ça non ! Jésus, qui voit le fond des cœurs, ne voit pas une pauvre femme ! On nous fait maintenant des portraits de prostituées, il n'y a rien de mieux sur la terre qu'une prostituée... Laissez-moi tranquille ! Une prostituée, c'est premièrement une paresseuse qui gagne cent fois

plus en se prostituant que ce qu'elle gagnerait si elle était à l'atelier comme ses sœurs, qui boit parce qu'il faut s'encourager dans ce travail-là, et finalement elle est pleinement répugnante. L'adultère du chapitre 8 de Jean est répugnante pour Jésus, et crasseuse en plus ! Eh bien, il lui pardonne ! *« Moi non plus, je ne te condamne pas, et ne pêche plus, s'il te plaît ! »*

Voilà comment il faut comprendre que Dieu est plein d'amour et que nous ne sommes pas pleins de séduction aux yeux de Dieu dans notre péché. S'il nous pardonne, c'est parce qu'il va au-delà de ce mouvement de répulsion qui lui est naturel, en tant qu'il est saint.

De la même manière, Jésus pardonne, et c'est psychologiquement plus accessible, lorsque, passant dans un bourg des Samaritains, ils y sont tellement mal reçus que Jacques et Jean, les Boanergès, les fils du tonnerre, disent : *« Seigneur, faites tomber votre foudre sur ce village-là, qu'on en finisse ! »* Jésus leur dit : *« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! »* Mais ça veut dire que Jésus est aussi indigné en tant qu'homme, et plus encore, que Jacques et Jean, d'être reçu pareillement, seulement cette indignation Jésus la surmonte par la vertu de charité qui est une vertu divine, mais qui passe au domaine de l'humain quand Jésus apaise ses Apôtres et pardonne aux Samaritains.

Mais ajoutons [...] il en a souffert.

– Là, je veux vous introduire ce matin dans les arcanes de **la psychologie du Christ**. Il en a souffert physiquement, nous ne le savons que trop. Nous réduisons la Passion de Jésus à des douleurs physiques.

– Il a souffert physiquement, spirituellement dans son âme et dans son cœur, dans cette espèce de contrariété qu'il a affrontée, c'est-à-dire que nous voyons bien Jésus en butte à la haine des pharisiens, discutant avec eux. On voit bien qu'il souffre d'être contesté, d'être nié. Mais ça encore, nous le savons bien. Quand nous faisons notre chemin de la Croix, nous pensons aux douleurs physiques, mais nous pensons aussi aux douleurs, que j'appellerai "spirituelles". La chair souffre, mais l'esprit souffre. Quand Jésus discute avec tous ces gens, quand les pharisiens lui disent : « *Mais si tu es le Fils de Dieu, descends de la Croix !* » nous comprenons bien que Jésus souffre dans son intellect d'être contredit ainsi.

– Mais pensons-nous à la souffrance que j'appellerais **"l'émotion de sa sensibilité spirituelle"** ?

Je vais dire un mot qui va vous étonner, mais qui fait comprendre.

C'est dans le même registre psychologique que le trac de l'avocat qui va plaider ou du conférencier qui va faire une conférence. C'est cette espèce de fragilité de soi-même par rapport à soi-même que l'homme a, c'est **sa passibilité** fondamentale.

Jésus a été ému. Il a été, un peu comme Moïse l'a été, je vous le disais hier, "exaspéré", poussé à bout, comme Moïse dans le désert. Marc parle de sa "colère", à un moment, tout au début du ministère, une seule fois. Jésus se met en colère.

Mais il y a des moments où Jésus adopte une attitude qui, à première vue, nous surprend, pour ne pas dire : nous choque. En face de ce malheureux saint Pierre, peu après sa confession de foi admirable, quand saint Pierre refuse la douleur que Jésus veut accepter, l'itinéraire d'échec que Jésus annonce, saint Pierre se met en travers. Enfin, quand même ! C'était quand même pour le bien de Jésus, c'était parce que saint Pierre n'acceptait pas cette voie douloureuse, on le comprend un peu ! « *Arrière Satan !* » Là, il y a eu une réaction émotive chez Jésus, que nous trouvons très peu de temps après, en face de la foule. C'est presque incompréhensible. Jésus se montre exaspéré, hors de lui-même : « *Jusqu'à quand supporterai-je cette génération rebelle et adultère ?* » Il s'agit de braves gens, de ce bonhomme qui demande aux Apôtres de libérer son fils d'une possession diabolique, et les Apôtres n'y réussissent pas. Jésus : « *Est-ce que vous demanderez toujours des signes ?* » Ça frise l'exaspération. En face des pharisiens et des sadducéens, nous allons trouver, nous l'avons vu hier, cette perpétuelle agressivité de Jésus, en réponse à tous ces méchants.

Si l'Évangile l'a permis, c'est pour nous montrer que Jésus était un homme comme nous, qu'il souffrait doublement.

Premièrement, il souffrait du mal extérieur qui lui était ainsi imposé, mais il souffrait d'une sorte d'écartèlement en lui de la nature divine et de la nature humaine.

Quand ce Jésus ensuite, imaginez-le après cette exaspération qu'il montre, quitte tout ce monde-là, monte sur la montagne et passe la nuit en prière, ah ! nous comprenons qu'un homme excédé, abîmé dans une détresse profonde à cause de cette génération incrédule et adultère, que cet homme ait besoin de se ressourcer.

Voilà **la prière de Jésus** qui nous avait paru si mystérieuse.

Au début de cette étude, nous ne savions pas quelle pouvait être cette prière ; maintenant, nous commençons à comprendre.

S'il y avait en Jésus un désarroi intime que nous n'osions pas soupçonner, mais qui est tout simplement la preuve de la plénitude de sa nature humaine, doublant sa nature divine, s'il y a cette peine, elle doit se répercuter dans ses relations à son Père. S'il doit lui parler de quelque chose, c'est de ça. Donc, la prière de Jésus n'est pas simplement une louange, mais c'est une demande. Il a besoin de quelqu'un à qui parler pour être consolé, réconforté, rassuré.

(Extrait de la retraite d'automne 1982, abbé Georges de Nantes, *L'ÉVANGILE ET LES PSAUMES*).

par aucun d'eux. Les élites religieuses se plaignaient et le traitaient "de glouton et d'ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs" (Mt 11, 19). Lorsque les pharisiens critiquaient sa proximité avec les personnes considérées comme de basse condition ou pécheresses, Jésus leur disait : "C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice." (Mt 9, 13) »

LE REGARD

Puis le Pape passe aux regards de Jésus :

« 39. L'Évangile nous raconte qu'un homme riche vint à lui, rempli d'idéaux, mais manquant de force pour changer de vie. Alors, "Jésus fixa sur lui son regard" (Mc 10, 21). Peut-on imaginer cet instant, cette rencontre entre le regard de cet homme et le regard de Jésus ? »

« 40. Jésus est attentif aux personnes, à leurs préoccupations, à leurs souffrances. »

« 41. C'est justement parce qu'Il est attentif à nous qu'Il est capable de reconnaître chaque bonne intention, chaque bonne petite action que nous faisons [...]. Qu'il est beau de savoir que si les autres ignorent nos bonnes intentions ou les choses positives que nous faisons, Jésus ne les ignore pas, au contraire Il les admire. »

En conclusion de cette partie sur l'attention de Jésus aux autres, le Pape livre une riche idée : « En tant qu'être humain, Il avait appris cela de Marie, sa mère. Elle, qui "conservait avec soin toutes ces choses les méditant en son cœur" (Lc 2, 19), Lui apprit, avec saint Joseph, dès son enfance à être attentif. » (n° 42)

LES PAROLES

Après les gestes, les regards, le pape François médite sur les paroles de bonté de Jésus :

« 43. Nous avons dans les Écritures sa Parole toujours vivante et actuelle, mais il arrive aussi que Jésus nous parle intérieurement et nous appelle pour nous conduire au meilleur endroit. Ce lieu le meilleur, c'est son Cœur. Il nous appelle à entrer là où nous pouvons retrouver des forces et la paix : "Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi, je vous soulagerai." (Mt 11, 28) »

« 44. Les paroles de Jésus montrent que sa sainteté n'élimine pas les sentiments. Elles révèlent en certaines occasions un amour passionné qui souffre pour nous, s'émeut, s'afflige jusqu'aux larmes. »

Et le Pape donne en exemple les pleurs de Jésus sur Jérusalem (n° 45) ou sur Lazare (n° 46).

Le Pape évoque « l'angoisse de Jésus face à sa mort violente de la main de ceux qu'Il aime tant [...] au point de dire : "Mon âme est triste à en mourir." (Mc 14, 34) » (n° 45)

Le Pape se défend que toute cette méditation soit « du romantisme religieux. Car rien n'est plus sérieux et décisif, et sa plus haute expression se trouve dans le Christ cloué sur la croix qui est la parole d'amour la plus éloquente. Il ne s'agit pas d'une coquille vide, d'un pur sentiment, d'une évasion spirituelle. Il s'agit d'amour. C'est pourquoi, lorsque saint Paul cherche les mots justes pour expliquer sa relation avec le Christ, il écrit : "Il m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi." (Ga 2, 20) » (n° 46)

Notre Père allait un peu plus loin en expliquant comment chaque geste de bonté de Jésus, chaque pardon aurait son mérite sauveur dans la Passion de Jésus (voir l'encart pages précédentes).

Ainsi, Jésus est bon, plein de tendresse et de miséricorde, pour les pauvres, les pécheurs. Mais Jésus n'est pas que cela.

Et de fait, le Pape avait écrit : « Dès que l'on aborde la question sociale, il est de mode, dans certains milieux, d'écarter d'abord la divinité de Jésus-Christ, et puis de ne parler que de sa souveraine mansuétude, de sa compassion pour toutes les misères humaines, de ses pressantes exhortations à l'amour du prochain et à la fraternité. Certes, Jésus nous a aimés d'un amour immense, infini, et il est venu sur terre souffrir et mourir pour que, réunis autour de lui dans la justice et l'amour, animés des mêmes sentiments de charité mutuelle, tous les hommes vivent dans la paix et le bonheur. Mais, à la réalisation de ce bonheur temporel et éternel, il a mis, avec une souveraine autorité, la condition que l'on fasse partie de son troupeau, que l'on accepte sa doctrine, que l'on pratique la vertu et qu'on se laisse enseigner et guider par Pierre et ses successeurs.

« Puis, si Jésus a été bon pour les égarés et les pécheurs, il n'a pas respecté leurs convictions erronées, quelque sincères qu'elles parussent ; il les a tous aimés pour les instruire, les convertir et les sauver.

« S'il a appelé à lui, pour les soulager, ceux qui peinent et qui souffrent, ce n'a pas été pour leur prêcher la jalousie d'une égalité chimérique.

« S'il a relevé les humbles, ce n'a pas été pour leur inspirer le sentiment d'une dignité indépendante et rebelle à l'obéissance.

« Si son Cœur débordait de mansuétude pour les âmes de bonne volonté, il a su également s'armer d'une sainte indignation contre les profanateurs de la maison de Dieu, contre les misérables qui scandalisent les petits, contre les autorités qui accablent le peuple sous le poids de lourds fardeaux sans y mettre le doigt pour les soulever.

« Il a été aussi fort que doux ; il a grondé, menacé, châtié, sachant et nous enseignant que souvent la crainte est le commencement de la sagesse et qu'il convient parfois de couper un membre pour sauver le corps.

« Enfin, il n'a pas annoncé pour la société future le règne d'une félicité idéale, d'où la souffrance serait bannie ; mais, par ses leçons et par ses exemples, il a tracé le chemin du bonheur possible sur terre et du bonheur parfait au Ciel : la

voie royale de la Croix. Ce sont là des enseignements qu'on aurait tort d'appliquer seulement à la vie individuelle en vue du salut éternel ; ce sont des enseignements éminemment sociaux, et ils nous montrent en Notre-Seigneur Jésus-Christ autre chose qu'un humanitarisme sans consistance et sans autorité. »

Ainsi écrivait le Pape... en 1910, saint Pie X dans la *Lettre sur le Sillon*, n° 42.

III. VOICI LE CŒUR QUI A TANT AIMÉ (N°s 48 à 91)

Le pape François introduit ce troisième chapitre par ces mots : « *Rappelons maintenant comment l'Église réfléchit sur le saint mystère du Cœur du Seigneur.* » (n° 47) Le mot « *dévotion* » apparaît pour la première fois au paragraphe n° 48 de l'encyclique : « *La dévotion au cœur du Christ n'est pas le culte d'un organe séparé de la personne de Jésus.* »

L'ADORATION DU CHRIST

Ainsi, les premières réflexions de « *l'Église* », en la personne de François, à propos de la dévotion au Sacré-Cœur sont pour définir un contour, mettre des limites suivies d'une mise en garde contre des abus dans l'utilisation des images du Cœur de Jésus : « *Nous vénérons cette image, mais l'adoration ne s'adresse qu'au Christ vivant.* » (n° 49)

Le Pape en arrive à expliquer : « *C'est pourquoi personne ne doit penser que cette dévotion pourrait nous séparer ou nous éloigner de Jésus-Christ et de son amour.* » Cette assertion est surprenante. Lorsqu'il s'agit de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, nous avons l'habitude d'entendre cette mise en garde, afin de conserver le christocentrisme de Vatican II.

Mais ici, qu'est-ce à dire ? C'est que le Pape vient de nous décrire dans sa deuxième partie le Jésus de l'Évangile tel qu'il l'entend et qu'il le rappelle dans ce paragraphe n° 51 : « *Ce Christ au cœur transpercé et brûlant est le même qui est né à Bethléem par amour, qui a parcouru la Galilée en guérissant, en caressant, en répandant la miséricorde, le même qui nous a aimés jusqu'au bout en ouvrant les bras sur la croix. Enfin c'est le même qui est ressuscité et qui vit glorieusement au milieu de nous.* » Il ne faudrait donc pas que la dévotion au Sacré-Cœur soit autre chose que cela, par exemple, que ce Jésus revienne pour juger les vivants et les morts, que son Sacré-Cœur formule des demandes au roi de France, qu'il envahisse nos affaires temporelles, au point de devenir un emblème contre-révolutionnaire... Voilà qui serait fâcheux !

LA VÉNÉRATION DE SON IMAGE

« *Si l'image d'un cœur avec des flammes de feu est un symbole éloquent nous rappelant l'amour de Jésus-Christ, il convient cependant que ce cœur fasse*

C'est une mise en lumière de la déficience majeure de la mystique que prêche le pape François **dans cette encyclique, où il n'y a ni vérité, ni erreur.** Le pape François est donc bien loin de cette charité qui animait le pape saint Pie X, la vraie Charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est défense de la Vérité autant que bonté pour les petits, Charité qu'il tenait de sa Mère au Cœur Immaculé, bien sûr !

partie d'une représentation de Lui. Son appel à une relation personnelle de rencontre et de dialogue est de cette manière plus significatif. » (n° 54) En note, on trouve la référence à deux décisions de la congrégation des rites, prises sous Léon XIII, pour interdire la représentation du seul Cœur de Jésus sur les autels.

On gage que Pie IX n'aurait pas toléré un tel iconoclasme. Avant le bienheureux Pie IX, saint François de Sales, sainte Marguerite-Marie n'étaient sans doute pas de cet avis, qui ont représenté le Cœur de Jésus entouré d'épines, ni non plus Notre-Dame de la Médaille miraculeuse qui a voulu que les deux Cœurs de Jésus et Marie soient représentés sur le verso de la médaille. Il est vrai que c'était avant l'interdit romain.

Le Pape s'appuie sur le concile de Trente pour se défendre de toute superstition dans le culte des images. « *À travers les images que nous baisons, devant lesquelles nous nous découvrons et nous prosternons, c'est le Christ que nous adorons.* » (n° 56 citant le concile de Trente)

Tout cela est vrai, instruira sans doute le peuple fidèle... mais le laissera de marbre.

Le Pape, qui aime bien la religion populaire, aurait pu y prendre appui, pour donner du cœur à la vénération des images, qui bien sûr ne sont que des « *figures incitatives* » (n° 47), comme l'a souligné notre Père :

« *On sait de quel amour les saints ont donné mille preuves, parmi lesquelles les tendresses et baisers sans nombre envoyés aux statues, aux images ou donnés aux médailles miraculeuses, au chapelet lui-même avec une absence totale de respect humain et une avidité d'amour surprenante. C'est tellement remarquable dans beaucoup de saints dont je ne citerai que deux pour en avoir été très frappé. C'est évidemment Louis-Marie Grignion de Montfort et le Père Maximilien-Marie Kolbe. C'est assez surprenant.*

« *Quand on voit ces gestes, ces baisers insensés appliqués très soigneusement, très avidement, très pieusement aux statues, au piédestal de la statue, à une image, cette tendresse surprend beaucoup de gens.*

« *C'est une absence de respect humain, mais cela n'est rien. C'est une affirmation, une manifestation d'amour qui n'est pas faite pour être vue par les autres, mais qui*

est véritablement faite pour être vue par l'objet de notre adoration ou estime ou admiration, que ce soit une statue de Jésus enfant dans sa crèche, une statue de la Vierge Marie, surtout les statues couronnées, c'est-à-dire qui ont été l'objet d'une distinction par l'Église romaine, ou bien les statues de pèlerinage qui évoquent des apparitions. [...]

« Je me suis rappelé que vingt et vingt fois, j'ai fait cette théorie qui s'appelle tout simplement la méditation par les cinq sens de saint Ignace. Méditation qui est tellement difficile à faire comprendre aux retraitants et qui est la base de la méditation, la base de l'oraison et le seul accès à une mystique vraiment catholique. Cela qui est incessant dans le cœur des saints, est pratiquement ignoré des fidèles et bien mal utilisé.

« Quand Grignon de Montfort a sa petite statue de la Sainte Vierge sculptée par lui-même, il l'a au creux de sa main dans ses marches incessantes. Il la baise, il la baise cent fois et, à le regarder, on croirait que c'est un homme qui apaise sa sensibilité sur un objet matériel qui évoque vaguement quelque chose de surnaturel. Mais, en fait, c'est une sorte de communion, parce que, au même moment où le Saint manifeste sa dévotion, cette dévotion va plus loin que lui-même. Le Bon Dieu veut bien que la vérité de sa dévotion lui fasse atteindre l'objet même de son adoration, de sa piété, de sa dévotion. Ici c'est la Sainte Vierge, comme aussi bien ce sera sur la Croix, Jésus Crucifié.

Dieu qui voit cela, Dieu qui est le Créateur de toute chose, Dieu soutient la forme artistique de l'objet, si peu artistique qu'il soit, c'est Dieu qui répond à ce baiser par son propre baiser spirituel. Pourquoi insister ? Par les leçons de saint Ignace et les autres, si on arrive à cette réussite de la méditation de voir, entendre, sentir, savourer, toucher les saints, la Sainte Vierge, Jésus-Christ lui-même, on aura gagné d'entrer dans la communion des saints du Ciel, partageant leur joie, leur amour et tout bien.

« C'est mal dit, probablement, mais quand une personne dévote prend son chapelet et en baise la Croix et la médaille de la Sainte Vierge, cette personne dévote a tout à fait le sentiment et la certitude qu'elle atteint, bien au-delà de l'objet, celui qui est évoqué sur ces objets. D'où la recommandation exprime d'avoir des médailles et d'avoir cette dévotion très appuyée, très marquée, même si les modernes en dénoncent la superstition, l'idolâtrie. Ils n'ont rien compris.

« Saint Ignace baisait les rochers de la caverne de l'agonie ou bien les pierres du chemin durant son pèlerinage en Galilée. Le saint est au-delà de lui-même, porté au-delà de lui-même. C'est une sorte de sacrement, de sacramental si vous voulez et c'est une chose qui doit nous être recommandée. Quand on voit qu'une personne tient énormément à son chapelet, ce n'est pas du tout sans raison, c'est plein de raisons. Ce chapelet devient, entre la Vierge Marie et la personne qui y tient, un lien de communion spirituelle. On dirait : alors, dans ce cas-là,

tout est communion. Exactement ! La communion de la messe absorbe et attire et consomme toutes les autres.

« Appliquons cette méthode d'attention divine aux médailles bénites, indulgenciées, aux petites statues dont peut-être nous imaginerons de voir le regard divin fixé sur nous dans un océan de gloire, à nos crucifix, multipliant les baisers et les caresses qui nous y tiennent unis. Ce sera le début d'une très amoureuse piété et d'un grand progrès spirituel. » (Petit traité sur le chapelet, août 1999)

UN AMOUR SENSIBLE

Et ainsi, et davantage encore en va-t-il de la dévotion au Sacré-Cœur !

À la suite du pape Pie XII dans son encyclique *Haurietis Aquas* de 1956, le pape François rappelle que Jésus nous a aimés d'un amour sensible, humain : « Les battements du Cœur de Jésus-Christ, uni hypostatiquement à la divine personne du Verbe, ont sans aucun doute été inspirés par l'amour et par toutes les autres affections sensibles. » (n° 61, citant *Haurietis Aquas*)

Puis le pape François cite plusieurs Pères de l'Église, en exemple d'« une forte affirmation de la réalité concrète et tangible des affections humaines du Seigneur » (n° 62) : saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jean Damascène.

Notre Père aurait aimé cette sélection de saints qu'il a beaucoup pratiqués, par exemple saint Jean Chrysostome pour son réalisme eucharistique.

Dans une citation de saint Augustin, le Pape a fait une coupure, qu'il signale par des points de suspension :

« Ce qui affecte la faiblesse humaine, comme la chair même de l'humaine faiblesse ainsi que la mort de la chair humaine, le Seigneur Jésus l'a pris non par une nécessité de sa condition, mais par sa volonté de miséricorde [...] afin que, s'il arrive à quelqu'un d'être affligé et de souffrir au milieu des tentations humaines, il ne se croie pas pour autant étranger à sa grâce. » (n° 62)

Et voici ce qui a été omis : « Par là, il a voulu transfigurer en lui son corps qui est l'Église, dont il a daigné devenir la tête, de manière à ce que ses saints et ses fidèles fussent ses membres : afin que, s'il arrive à quelqu'un, etc. » C'est donc la médiation de l'Église qui est gommée par le Pape ici... omission très significative de « la dévotion au Sacré-Cœur » qu'il voudrait sans intermédiaires, sans médiations, ni image, ni Église.

Le Pape poursuit en citant un théologien moderne, au pédigrée pour le moins sulfureux, qui explique : « En raison de l'influence de la pensée grecque, la théologie a longtemps relégué le corps et les sentiments dans le monde du pré-humain, du sous-humain

ou tentateur du véritable humain. Mais ce que la théologie n'a pas résolu en théorie a été résolu dans la pratique par la spiritualité. Celle-ci et la religiosité populaire ont maintenu vivante la relation avec les aspects somatiques, psychologiques et historiques de Jésus. Les Chemins de Croix, la dévotion aux Plaies, la spiritualité du Précieux Sang, la dévotion au Cœur de Jésus, les pratiques eucharistiques [...]. Tout cela a suppléé aux lacunes de la théologie en nourrissant l'imagination et le cœur, l'amour et la tendresse pour le Christ, l'espérance et la mémoire, le désir et la nostalgie. La raison et la logique ont pris d'autres chemins. » (n° 63)

Et voilà comment le modernisme triomphe, en creusant un abîme entre son piétisme et la raison.

Cela montre la nécessité des travaux du théologien de la Contre-réforme catholique, pour dépasser cette fausse distinction.

Ainsi dans son COURS DE THÉOLOGIE KÉRYGMATIQUE de 1973, notre Père reprenait ce même souci :

« Les modernes l'ont mieux vu que les anciens : le Corps, éminemment le Corps du Christ, est un instrument de communication, de don et d'appropriation. Pour être connu et connaître. Pour aimer et être aimé. Le Corps du Christ, physique et mystique, individuel et social, Eucharistie et Église indissolublement liés, est le moyen pour le Fils de Dieu de nous atteindre tous, de nous vivifier et unir à Lui pour le temps et dans l'éternité. C'est bien établi. Mais ce n'est qu'un aspect du mystère, aspect pratique, ou historique, tourné vers le monde. Il existe une autre fonction du Corps qui est de porter l'Esprit, de le retenir, de lui donner figure, de le révéler et de le communiquer. C'est l'aspect contemplatif ou céleste du même mystère du Christ et de l'Église. Aussi, après avoir constaté que nous n'avions part à la résurrection du Christ que par le ministère et le sacrement de son Corps, nous devons affirmer que nous n'avons d'accès à son Esprit-Saint et d'union à Lui, purifiante, illuminatrice, béatifiante que par contact et communication de son Corps qui en est porteur. » (CRC n° 72, septembre 1973, p. 12. – “L'Église et l'Esprit”)

C'est tout LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION, dont notre Père a proposé une nouvelle explication dans sa THÉOLOGIE TOTALE (1986) appuyée sur SA MÉTAPHYSIQUE RELATIONNELLE (1981) :

« Nous voyons donc très bien le Père qui engendre son Fils, ce Fils est la Parole du Père : le λόγος ἐνδιάθετος [logos endiathetos], Parole intime de Dieu, c'est la Parole qui résonne aux oreilles du Père, dans le Ciel. Mais quand une parole est prononcée, moi, j'aime bien qu'il y ait des gens pour la recevoir, et quand Dieu a créé le monde il s'est fait un auditoire, comme celui que j'ai ce soir. Quand il

profère sa Parole, il se la profère pour l'écouter ; moi, quand je vous parle, je m'entends et, dans la mesure où ma parole vient bien conformément à ma pensée, je suis content de cette parole parce qu'elle reflète bien ma pensée ; quand ça ne va pas, ça ne va pas ! Quand je l'entends, je m'écoute parler, mais en même temps cette parole sort de ma sphère et elle atteint vos oreilles. C'est le λόγος προφορικὸς [logos proforikos], la “parole proférée” des Grecs [...].

« Puisque Dieu parle, il se crée des êtres pour l'entendre parler, puisque sa Parole c'est son Fils. Il aime son Fils, il admire son Fils, il veut que beaucoup d'êtres entrent en partage de son Fils. Et quand les hommes ont été créés, pourquoi le Fils s'est-il incarné ? Parce qu'il fallait parler à ces bachi-bouzouks un langage de bachi-bouzouks, parce qu'ils étaient incapables de comprendre un langage divin. Donc, Dieu a dit à son Fils qui parlait un langage divin, un langage de nature divine : “Va auprès de ces ignorants, parle-leur un langage qu'ils puissent comprendre, prends donc un langage qui leur soit adapté.” C'est comme moi quand je vais chez les Russes : j'apprends le russe pour pouvoir leur dire ce que je pense en français, sous une forme qu'ils puissent écouter.

« Et donc, voici le Fils de Dieu envoyé auprès des hommes. Il est Dieu, il a une nature divine, cette Parole est prononcée en la langue divine que le Père seul peut comprendre, et il prend un moyen d'expression qui est à notre niveau : un langage humain, une nature humaine, une chair humaine, une langue humaine, des oreilles et des yeux humains, etc., tout ce qui est nécessaire, tout l'appareil, toute la panoplie de l'homme et il devient un homme comme nous.

« Alors, d'un côté il y a l'homme et d'un autre côté, il y a le Dieu ? Pas du tout ! Il y a la Personne divine qui, de Dieu se fait homme, pour être accepté, reçu, entendu, compris par les hommes. C'est la grande formule de saint Cyrille d'Alexandrie au concile d'Éphèse, en 431, qui a permis de proclamer Marie Mère de Dieu parce qu'il n'y a, en Jésus, qu'une seule réalité, – il n'y a qu'une “personne”, dirions-nous dans notre langage moderne –, il y a la Personne unique du Fils de Dieu qui se fait homme, qui s'incarne, qui prend une chair pour entrer en contact avec notre chair, une langue pour parler avec nous, et traduire son langage divin en un langage humain. » (Théologie totale, 4^e chapitre : “Dieu s'est fait homme.” Conférence du 15 janvier 1987 à la Mutualité, Paris)

Ainsi, tout devient cohérent, il n'y a plus de dichotomie kantienne, deux domaines distincts. Ce que le pape dénomme « religiosité populaire » est le moyen voulu par Dieu de le rejoindre, de communier à lui, Jésus Dieu fait homme.

UN TRIPLE AMOUR

Le pape François continue par un sous-titre alléchant : « *Le triple amour.* »

Ces paragraphes (n^{os} 64 à 67) sont largement inspirés de l'encyclique *Haurietis Aquas* du pape Pie XII. Le Pape y détaille les trois amours qui habitent le Sacré-Cœur : l'amour sensible, l'amour spirituel humain, l'amour divin.

« *Ces trois amours ne sont pas des facultés séparées fonctionnant de manière parallèle ou sans lien, mais elles agissent et s'expriment ensemble en un flux constant de vie.* » (n° 66) En citant Pie XII, le Pape s'évertue à distinguer les deux natures du Fils de Dieu, nature humaine, nature divine, conformément au concile de Chalcédoine, dont la formule de saint Cyrille avait affirmé l'unité dans la Personne du Fils.

Mais le Pape surmonte la difficulté en faisant appel, comme notre Père, à la compréhension mystique de l'Incarnation selon saint Cyrille d'Alexandrie :

« *Il n'y a qu'une adoration [...] selon que le Verbe s'est fait chair* » (n° 68, concile d'Éphèse), « *“d'une seule adoration, le Dieu Verbe incarné avec sa propre chair” est adoré.* » (n° 68, II^e concile de Constantinople, séance du 2 juin 553).

Ici, il est notable de voir le Pape passer par-dessus le concile de Chalcédoine (451) pour faire appel à ce DEUXIÈME CONCILE DE CONSTANTINOPLE (553), qui a toute une histoire !

C'était en pleine querelle monophysite, à cause du rejet du concile de Chalcédoine par les Orientaux le jugeant trop favorable au nestorianisme. Après différentes tentatives d'union que notre Père relate dans son numéro passionnant sur la crise du nestorianisme (CRC n° 90, mars 1975), l'empereur, alors Justinien, décida la convocation d'un concile à Constantinople pour essayer de refaire l'union entre les tenants d'Éphèse et ceux de Chalcédoine. Mais le pape Vigile refusa de s'y rendre. « Le Concile de Constantinople s'ouvrit le 5 mai 553 en pleine illégalité. En majorité grec, il examina les Trois Chapitres [trois dossiers de textes incriminés de Théodore, Théodoret, et Ibas, trois nestoriens plus ou moins avoués qui avaient été épargnés, excusés ou même réhabilités par Chalcédoine], et les déclara les uns hérétiques, les autres blasphématoires. C'est alors que Vigile fit parvenir un long et admirable Mémoire, son *Constitutum*, où il innocentait avec réserves, en partie seulement, les trois suspects, mais interdisait de contredire aux jugements et décisions de Chalcédoine, et de condamner des morts dont, vivants, l'Église avait reconnu l'orthodoxie. »

Passons sur les péripéties : fureur de l'empereur qui déclare déchu le Pape pour complicité avec l'hérésie nestorienne. « Le Concile condamna les Trois Chapitres et donc par ricochet, le concile de

Chalcédoine qui les avait admis et le pape Vigile. Il rédigeait en même temps une Profession de foi excellente, riche de tout l'acquis des deux traditions d'Éphèse et Chalcédoine, mêlant ainsi à l'amertume des contestations stupides la saveur de la doctrine cyrillienne. L'Orient y adhéra. L'Occident la refusa [...]. Le 8 décembre 553, un autre *Constitutum* rend public le ralliement du pape Vigile aux thèses conciliaires [...]. L'Occident s'insurge, et le diacre Pélage proclame le Pape hérétique. Pourtant ce même Pélage, qui lui succède peu après sur le Siège de Pierre (556-561), à son tour reconnaît les décisions de ce Concile qui deviendra de ce fait et après coup légitime, V^e Concile œcuménique. »

Pour notre Père, l'important dans cette histoire mouvementée, c'est que « Rome y gagna de récupérer les trésors irremplaçables du monophysisme cyrillien. » (CRC n° 90, mars 1975, p. 9)

Ainsi, le pape François s'inscrit dans ce courant mystique, cher à notre Père, qui contemple et adore Jésus, Dieu le Verbe fait homme, selon la merveilleuse doctrine de saint Cyrille. Et c'est dans cet élan que le Pape termine alors ce chapitre dédié à l'adoration du Christ par un paragraphe entier (n° 69) sur la contemplation mystique de saint Jean de la Croix dans le *Cantique spirituel*, qui est savoureuse : « *Ce mystique comprend la figure du côté blessé du Christ comme un appel à la pleine union avec le Seigneur. Il est le cerf blessé du fait que nous ne nous sommes pas encore laissés toucher par son amour. Il descend aux cours d'eau pour étancher sa soif et trouve le réconfort chaque fois que nous nous tournons vers lui :*

*Reviens, colombe,
Car sur le sommet des monts
Apparaît le cerf blessé,
Savourant la brise fraîche de ton vol »*

PERSPECTIVES TRINITAIRES

Blessé, abaissé, le Christ veut susciter notre amour, pour nous mener avec lui vers le Père. C'est ce que veut expliquer maintenant le Pape, sous le titre : « *Perspectives trinitaires* ».

« 70. *La dévotion au Cœur de Jésus est nettement christologique.* »

Cette affirmation du Pape montre qu'il tient la dévotion au Sacré-Cœur comme partie intégrante de la théologie du mystère de l'Incarnation. C'est dire que la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas surérogatoire. Elle est centrale dans notre religion. Et il s'en explique : « *Il s'agit d'une contemplation directe du Christ qui nous invite à l'union avec Lui* », parce qu'Il « *veut nous conduire au Père. On comprend pourquoi la prédication de l'Église, et cela dès les origines, ne nous arrête pas à Jésus-Christ, mais nous*

conduit au Père. C'est Lui qui, en fin de compte, doit être glorifié en tant que plénitude originelle. » (n° 70)

Tout cela est appuyé sur beaucoup de référence aux épîtres de saint Paul, comme : « Pour nous en tout cas, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père de qui tout vient et pour qui nous sommes. » (1 Co 8,6) Et encore : « Béni soit le Dieu et Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. » (2 Co 1,3)

Le pape François s'attarde sur l'épître aux Éphésiens « où nous lisons avec force et clarté comment notre adoration s'adresse au Père : "Je fléchis les genoux en présence du Père" (Ep 3,14). "Un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, par tous et en tous." (Ep 4,6) » (n° 71)

On reconnaît ici une idée chère au pape François, avec son fameux « todos ! » des JMJ de Lisbonne. Pour le Pape, cet élan vers le Père est une invitation pour tous, indistinctement, « tutti ! »

Ce qui n'est pas manifestement la théologie de saint Paul, qui a bien précisé dans les deux versets précédant celui cité par le Pape :

« Il n'y a qu'un corps [l'Église] et un esprit, puisque vous avez été appelé par votre appel à une seule espérance ; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et par tous et en tous. » (Ep 4,4-6) Ainsi, l'amour du Cœur de Jésus réclame l'entrée dans l'Église, l'adhésion au baptême, c'est-à-dire la participation au mystère de la Rédemption opéré par Jésus, Notre-Seigneur, pour trouver le Père.

Le pape François précise : « Le Père est avant tout le Père de Jésus-Christ [...]. Observant comment le Christ se rapportait au Père, nous remarquons la fascination de son cœur humain, son orientation parfaite et constante vers le Père. Sa vie sur cette terre a consisté en un parcours où il a ressenti, dans son cœur d'homme, un appel incessant à aller vers le Père. » (n° 72)

« 73. Nous savons qu'Il s'adressait au Père avec le mot araméen "Abba", c'est-à-dire "papa". À l'époque, certains furent gênés par cette familiarité (cf. Jn 5,18). » Ah bon ? Le Pape a mis entre parenthèses une référence à l'évangile de saint Jean, espérant probablement que personne n'irait voir... et ne découvre la réalité d'un Jésus de Nazareth proclamant qu'il était le Fils de Dieu, à la face des juifs ses compatriotes, qui ont voulu le tuer pour ce motif très précisément, et cela dès le début de sa vie publique : « Voilà pourquoi les juifs n'en cherchaient que plus à le tuer : parce que non seulement il violait le sabbat, mais il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant l'égal de Dieu. » (Jn 5,18) Ce n'est pas tout à fait l'atmosphère sereine que laissait supposer le Pape.

Le Pape poursuit sa méditation du colloque du Père et du Fils : « Le quatrième Évangile dit que le Fils éternel est tourné vers "le sein du Père" (Jn 1,18) depuis toujours [...]. C'est pourquoi, lorsque le Fils se fait homme, il passe des nuits entières à converser avec le Père bien-aimé sur le sommet de la montagne (cf. Lc 6,12) [...]. Regardons sa louange : "Il tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit-Saint, et dit : Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre." (Lc 10,21) Et ses dernières paroles, pleines de confiance, sont : "Père, entre tes mains je remets mon esprit." (Lc 23,46) » (n° 74)

Et le Pape enchaîne : « Tournons maintenant notre regard vers l'Esprit-Saint... » (n° 75) Après la contemplation du Fils, qui nous a amenés au Père, voici logiquement que le Pape termine son étude trinitaire par la troisième Personne, le Saint-Esprit, « ... l'Esprit-Saint qui remplit le Cœur du Christ et brûle en lui. Comme l'a dit saint Jean-Paul II, le Cœur du Christ est "le chef d'œuvre de l'Esprit-Saint" » (n° 75).

C'est joli, mais révérence gardée, c'est une grosse bêtise ! Ce serait faire de la deuxième Personne de la Sainte Trinité un effet de la troisième Personne. Plus généralement ces trois paragraphes (n°s 75 à 77), où le Pape veut expliquer le rôle du Saint-Esprit en s'appuyant sur Jean-Paul II, sont ainsi entachés de l'erreur dénoncée par notre Père, à Rome, dans son troisième Livre d'accusation, contre l'auteur du prétendu catéchisme de l'Église catholique, sixième hérésie : erreur sur le Saint-Esprit, animateur d'un monde nouveau.

« Selon notre pure foi catholique et son expression latine explicite, l'Esprit-Saint agit suivant en tout Jésus-Christ, selon les lois et les progrès de l'évangélisation toujours gouvernée et réalisée par Lui dans les Apôtres et les Chefs de l'Église investis de son Pouvoir. » (Liber III, p. 19)

L'Église, institution, œuvre de Jésus, animée par l'Esprit-Saint est la grande absente de l'encyclique.

Pour le Pape, « notre relation avec le Cœur du Christ se transforme alors sous l'impulsion de l'Esprit qui nous oriente vers le Père, source paternelle de la vie et origine suprême de la grâce » (n° 77). C'est l'Esprit qui agit maintenant, directement, et qui révèle même le Fils : « C'est l'Esprit qui aide à saisir la richesse du signe du côté transpercé du Christ, dont l'Église est issue. » (n° 75) C'est même cet Esprit qui a inspiré la mission de Jésus : « Car dans le cœur du Christ est vivante l'action de l'Esprit-Saint, auquel Jésus attribue l'inspiration de sa mission (cf. Lc 4,18 ; Is 61,1). » (n° 75, citant Jean-Paul II qui se moquait pas mal du sens réel des citations bibliques comme notre Père l'a souvent montré)

NOTRE PÈRE CONCLUAIT SON ANALYSE DU PRÉTENDU CATÉCHISME DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE PAR TROIS PROPOSITIONS D'ANATHÈMES LUMINEUSES :

« Si quelqu'un dit que l'Esprit-Saint procède du Père sans admettre qu'Il procède également du Fils et que sa mission est toute déterminée et conduite visiblement "par Jésus-Christ répandu et communiqué", c'est-à-dire par son Église hiérarchique, qu'il soit anathème ! » (*Liber III*, sixième hérésie, premier anathème)

« Si quelqu'un dit que l'Esprit-Saint révèle secrètement le Christ dans les âmes, depuis toujours et partout comme dans l'Église, qu'il soit anathème ! » (*Liber III*, sixième hérésie, deuxième anathème)

Le Pape conclut ce passage sur l'Esprit-Saint par cette formule : « *C'est pourquoi la liturgie, sous l'action vivifiante de l'Esprit, se tourne toujours vers le Père à partir du cœur ressuscité du Christ* ». Ici encore, pour le Pape, c'est l'Esprit qui agit.

Notre Père a formulé un anathème contre ce genre de proposition : « Si quelqu'un nie la Présence de Jésus-Christ à son Église et corporellement, activement dans le Saint-Sacrifice de la messe, au profit du Saint-Esprit, qu'il soit anathème. » (*Liber III*, sixième hérésie, troisième anathème)

Le pape François voit l'Esprit agir même en Jésus : « *L'action de l'Esprit-Saint dans le cœur humain du Christ provoque en permanence cette attirance vers le Père.* » (n° 72)

Le théologien de la Contre-Réforme catholique a fait la lumière dans son cours de THÉOLOGIE TOTALE (1986) sur ce point délicat :

« Nous [les Occidentaux] disons que le Père engendre le Fils et l'Esprit-Saint procède des deux. D'où cette idée qui est fausse mais qui s'est répandue dans le peuple, non seulement dans le peuple mais chez beaucoup de théologiens, que l'Esprit-Saint est le lien du Père et du Fils, Celui qui fait l'union entre le Père et le Fils ; quelquefois, on dit : le baiser du Père et du Fils. C'est absolument faux ! Pourquoi ? Parce que le Père et le Fils étant absolument Un, ils n'ont absolument pas besoin d'un trait d'union, d'une autre personne qui se mette entre eux deux pour faire l'union. C'est impossible. Le Père engendre son Fils, et cette union est parfaite, c'est une unité : le Fils est Un avec son Père, puisque le Père lui donne toute sa nature, et c'est l'unité d'une même nature, ils sont consubstantiels, il n'y a donc rien entre eux. Le Père engendre le Fils. »

Mais alors, qui est le Saint-Esprit ?

« Saint Thomas dit que pour que l'on comprenne ce qu'est l'Esprit-Saint, il faut absolument dire qu'il procède du Père et du Fils, parce que, à ce moment-là on comprend que la nouveauté du Saint-Esprit provient, précisément, de l'union poussée jusqu'à l'unité de ces deux Personnes divines. Que se passe-t-il lorsque deux personnes sont parfaitement unies ? On comprend que ce qu'elles sont capables de produire, c'est un acte d'amour. Voilà comment

saint Thomas a répondu à la plus grande difficulté qu'on ait rencontrée durant l'histoire de la théologie concernant la Personne du Saint-Esprit.

« Le Saint-Esprit est Feu, ce sont des flammes de feu, c'est une source d'eau vive, c'est une source d'eau jaillissante. La pluie ou la neige qui tombe, on regarde ! On ne se fatigue pas, parce que c'est toujours la même chose et ça change toujours. C'est la vie. On regarde une source jaillissante. On regarde... C'est la vie ! Le Saint-Esprit, c'est la source jaillissante. Ou plutôt, le Père et le Fils sont une source jaillissante d'un être vivant, un être qui jaillit, qui bouge et bougera toute l'éternité. Ça bouge depuis toute l'éternité. Le Saint-Esprit est la vie d'amour de Dieu !

« Et quand nous sommes saisis par l'amour de Dieu, nous disons avec l'Épouse du *Cantique des cantiques* : "*Qu'il me baise de sa bouche, de ses baisers !*" Ce sont les baisers de Marie-Madeleine, ce n'est pas un ni deux, mais une éternité de baisers, c'est une éternité d'actes d'amour, et chacun de ces actes d'amour n'est pas plus faible que le précédent, mais ils sont toujours de la même nouveauté. C'est ça l'éternité, parce que c'est ça le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit, c'est l'Amour jaillissant du Père pour le Fils, du Fils pour le Père, et c'est un amour jaillissant qui, comme il jaillit, revient au Père et au Fils pour être relancé de nouveau, c'est une Vie.

« D'où *notre vie chrétienne, qui n'est pas* : "Je suis en état de grâce, donc ça va, je n'ai plus qu'à attendre d'aller au Ciel pour voir Dieu perpétuellement" ! *Notre vie chrétienne, c'est une grâce jaillissante du Cœur du Christ*, qui sans cesse vient dans nos âmes et qui est à lui seul une Personne fascinante, plus que le Démon, et capable, en face de toutes les fascinations du Démon, de multiplier ses touchers spirituels, comme disent les mystiques, ses baisers spirituels, afin que notre âme soit éprise d'un amour sans cesse renaissant.

« Voilà ce qu'est le Saint-Esprit en nous. Et nous n'avons qu'à passer asymptotiquement en Dieu pour comprendre ce qu'est le Saint-Esprit en Dieu : c'est l'amour jaillissant du Père et du Fils qui, éternellement, revient à ce centre du Cœur de Dieu, dans la joie et l'allégresse. »

S'il plaît à Dieu, nous poursuivrons cette confrontation passionnante, puisque le pape François nous procure ainsi l'occasion d'une révision complète de notre religion, de notre foi catholique, « *inchangée, inchangeable, non négociable, pour cause de perfection divine* », pour mieux aimer, adorer le Sacré-Cœur de Jésus, comprendre et correspondre à son dessein de Justice et de Miséricorde, pour la louange de Gloire du Père, par le Cœur Immaculé de Marie, LE véritable « *chef-d'œuvre du Saint-Esprit* » (à suivre).

(père Sébastien du Cœur de Marie Immaculée.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2024

LA “FRANCE DE MARIE”

INTRODUCTION

AU CŒUR DE LA FRANCE DE MARIE,
NOTRE-DAME DE PARIS

Mes chers amis, mes chers enfants,

Savez-vous quel fut, au vingtième siècle, le Pape qui a le plus aimé la France ? Ce n'est pas si courant, vous savez... Eh bien, c'est saint Pie X. Et pourtant, la France était alors sous la coupe de la III^e République, qui persécutait furieusement l'Église. Mais loin de maudire la France, le Saint-Père a voulu porter la croix avec les catholiques français, les encourageant, les guidant, leur disant son amour avec tout son cœur et une loyauté parfaite. Voilà qui nous reconforte, alors que l'esprit de blasphème de la République s'est étalé à la face du monde entier l'été dernier, lors de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques.

LA TRIBU DE JUDA
DE LA NOUVELLE ALLIANCE

Le 13 décembre 1908, le Pape devait lire les décrets de béatification des vénérables Jeanne d'Arc,

Jean Eudes, François de Capilas, Théophane Vénard et ses compagnons. Or, en traversant la salle d'audience, du haut de sa *sedia gestatoria* qui le portait, il aperçut un drapeau français, le saisit, l'attira à lui et le baisa avec ferveur. Jamais on n'avait vu un tel spectacle : le Souverain Pontife embrassant le drapeau français !

Dans son allocution, saint Pie X reprit les mots du pape Grégoire IX à Saint Louis : « *Dieu, auquel obéissent les légions célestes, ayant établi ici-bas des royaumes différents suivant la diversité des langues et des climats, a conféré à un grand nombre de gouvernements des missions spéciales pour l'accomplissement de ses desseins. Et comme autrefois il préféra la tribu de Juda à celles des autres fils de Jacob, et comme il la gratifia de bénédictions spéciales, ainsi il choisit la France de préférence à toutes les autres nations de la terre pour la protection de la foi catholique et pour la défense de la liberté de l'Église. Pour ce motif,*



« La cité de Paris, consacrée à l'illustre Marie, brille en l'honneur de cette Vierge. » (SIÈGE DE PARIS PAR LES NORMANDS, par Abbon, IX^e siècle)

la France est le royaume de Dieu même, les ennemis de la France sont les ennemis du Christ. Pour ce motif, Dieu aime la France parce qu'il aime l'Église qui traverse les siècles et recrute les légions pour l'éternité. Dieu aime la France, qu'aucun effort n'a jamais pu détacher entièrement de la cause de Dieu. Dieu aime la France, où en aucun temps la foi n'a perdu de sa vigueur; où les rois et les soldats n'ont jamais hésité à affronter les périls et à donner leur sang pour la conservation de la foi et de la liberté religieuse. »

Ce peuple est à part de tous les autres, expliquait notre Père dans son *DISCOURS SUR LA VOCATION DE LA FRANCE*, publié en mars 1984. Son histoire est sainte. C'est une "ALLIANCE" entre le Christ et lui qui présida à sa fondation, qui commande sa marche, qui explique son singulier destin.

Au treizième siècle, lorsque Grégoire IX proclamait que la France était la tribu de Juda de la Nouvelle Alliance, il évoquait les saintes splendeurs du royaume de David. Mais saint Pie X, au vingtième siècle, sous la République maçonnique, « *songeait à la Jérusalem des rois maudits, de Manassé et de Sédécias, à son Temple déserté, à ses élites déportées à Babylone, à sa destruction et à son châtement. Le titre envié de tous évoquait à nos pères les honneurs de la France; à nous, il explique ses malheurs.* » (CRC n° 198, mars 1984, p. 3)

Ce n'est pas tout, ce titre de "tribu de Juda de la Nouvelle Alliance" recèle un secret... Un secret marial !

LA JÉRUSALEM NOUVELLE

Dans l'Ancien Testament, la gloire du Royaume de Juda, c'était Jérusalem, sa capitale, bâtie sur le mont Sion : la Ville sainte, avec le Temple de Dieu, le sanctuaire de l'Arche d'Alliance, là où demeurait la Présence de Yahweh. Les prophètes et les psalmistes la chantaient avec lyrisme !

« *Sa fondation sur les montagnes saintes, Yahweh la chérit, préférant les portes de Sion à toute demeure de Jacob. Il parle de toi pour ta gloire, cité de Dieu.* » (Ps 86,1-3)

Mais ils ont aussi fustigé ses infidélités, ses trahisons, son apostasie. Finalement, elle en viendra à tuer son Messie ! Car le Messie est venu...

Un jour, l'ange Gabriel apparut à une jeune fille de Galilée, une Vierge, nommée Marie, et il la salua par l'exclamation messianique que les prophètes adressaient à Jérusalem : « *Réjouis-toi, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi !* » (Lc 1,28) De ce jour, où le Fils de Dieu s'incarna dans son sein, le sanctuaire de la présence de Yahweh, l'épouse de Dieu toujours pure et fidèle, la mère féconde de tous les peuples, la Jérusalem nouvelle, c'est Elle, la Vierge Marie !

Nous avons raconté l'an dernier l'Évangile de Jésus-Marie comme une course d'un an, tendue vers le sacrifice de la Croix, la rédemption du genre humain et la fondation de l'Église (cf. *IL EST RESSUSCITÉ !* n°s 249 à 257 ; PC 88 sur la VOD).

Ensuite, après la Résurrection et l'Ascension de son Fils, la Sainte Vierge est retournée à sa vie cachée. Jusqu'à son Assomption, elle demeura comme l'âme de l'Église naissante, pleine du Saint-Esprit. Mais dans sa retraite, avec quel intérêt, quelle affection, quelle ferveur ne suivait-elle pas les progrès de l'évangélisation par les Apôtres ! Quelle n'était pas son angoisse à l'annonce des persécutions, son enthousiasme pour les victoires des premiers martyrs ! Elle était consumée des ardeurs du règne de son Fils, elle voulait que son empire s'étende au monde entier, gouvernant intégralement les peuples. La Vierge Marie s'est passionnée pour la politique de l'Église, nous expliquait notre Père ! En un mot, elle portait dans son Cœur l'image de ce que nous appelons la Chrétienté. Or, depuis son Assomption, ses sentiments n'ont pas changé. Notre-Dame, du haut du Ciel, continue à intercéder puissamment en faveur de l'Église et des nations chrétiennes.

Dès lors, nous pressentons une relation privilégiée entre la Jérusalem nouvelle et la tribu de Juda de la Nouvelle Alliance. Aussi, l'objet de notre étude, dans l'élan du camp de la Phalange du mois d'août, sera de découvrir Marie au cœur de la France et de comprendre la France dans le Cœur de Marie. Nous prolongerons ainsi les études de notre Père, notamment lors des journées bretonnes de 1984, à Josselin, consacrées à *LA FRANCE, ROYAUME DE MARIE*.

NOTRE-DAME DE PARIS

« *Cette France n'a-t-elle pas en particulière dilection et dévotion la Vierge Marie, Notre-Dame de tous nos pays, incomparable fille, épouse et Mère de Dieu, médiatrice de notre sainte destinée ?* » écrivait notre Père, en introduction à son *HISTOIRE DE FRANCE* (CRC n° 198, p. 3).

LE CŒUR MARIAL DE LA FRANCE CHRÉTIENNE.

C'est le premier constat que nous pouvons faire en commençant cette étude. Marie est partout chez elle, chez nous. Plus de huit mille sanctuaires lui sont dédiés, assure-t-on : chapelles perdues dans les forêts ou au creux de quelque vallon sauvage, basiliques accueillant les foules, cathédrales trônant dans les grandes villes. Et, spécialement, celle dont on parle tant depuis cinq ans, quoiqu'en termes laïcs et humanistes, celle qui était le monument le plus visité de France, attirant entre douze et quatorze millions de personnes chaque année, la cathédrale martyre des flammes, le chantier du siècle, bientôt rouverte, NOTRE-DAME DE PARIS.

« Elle est l'église de la Vierge, écrit Émile Mâle. Quatre portails sur six lui sont consacrés. Elle occupe le milieu de deux grandes roses peintes : dans l'une, les saints de l'Ancien Testament, dans l'autre, le rythme des travaux, des mois, les figures des Vertus s'ordonnent par rapport à elle. Elle est le centre des choses. Nulle part elle ne fut plus aimée ; le douzième siècle (avec la porte Sainte-Anne), le treizième (avec la porte de la Vierge), le quatorzième (par les bas-reliefs du nord) la célèbrent tour à tour sans se lasser. » (L'ART RELIGIEUX AU XIII^e SIÈCLE, p. 369)

Au cœur de Paris, au cœur de la France, Notre-Dame. La topographie même le confirme ! Sur le parvis de la cathédrale est incrustée une plaque indiquant le point zéro des routes de France, à partir duquel sont calculées les distances entre les grandes villes du pays et la capitale. En France, tous les chemins mènent à Notre-Dame. Ce n'est pas une métaphore !

“À MOITIÉ EN RUINE”.

Et cependant, comment ne pas constater aussitôt, avec notre Père que « ce pays, ce grand peuple, cette nation millénaire, notre France bien-aimée, notre patrie, n'est pas, n'est plus dans son assiette, dans son premier état, dans sa merveilleuse forme. Elle est comme hors d'elle, esclave, ou aliénée ; conquise ou opprimée, brutalisée ou séduite. Ou alors quoi ? La France apostate, apparemment, officiellement sans Dieu, sans Christ, sans Vierge Marie, sans Église ? C'est une anomalie ? C'est un scandale ! Non, c'est son péché. »

C'est le mystère ténébreux qu'il nous faudra éclaircir. Plus que jamais, depuis le sabbat infernal qui s'est déroulé autour de Notre-Dame de Paris, le

26 juillet dernier, au grand scandale du monde entier ! La situation est-elle sans espoir ?

Ce qui nous paraît le mieux représenter l'état de la France, ce sont plutôt ces images de la cathédrale après l'incendie de 2019 : une nef aux voûtes béantes, aux murs ébranlés, battue par les vents et les pluies, jonchée de décombres calcinés. Et cependant, à la croisée du transept, lumineuse comme une apparition du Ciel, se dressait encore – miraculeusement ! – la statue de la Vierge à l'Enfant, revêtue de ses attributs souverains, la couronne et le sceptre : Notre-Dame de Paris ! image des mystères joyeux de la France dont elle garde le souvenir. Et plus loin, au fond du chœur, attirant toutes les lignes de perspective, Notre-Dame des Douleurs, la *Pietà* du vœu de Louis XIII, intacte elle aussi, nous assurant que malgré les crimes de la France, Notre-Dame reste fidèle à son Alliance, qu'elle demeure auprès d'elle dans ses mystères douloureux, prête à la secourir au premier repentir. Alors s'ouvriraient les mystères glorieux de la France de Marie, dont la restauration de la cathédrale nous offre un présage !

Dans sa pièce sur *LE ROSAIRE DE FRANCE*, Henri Ghéon prêtait ces mots à la Sainte Vierge :

« Tu naîtras dans la joie ; tu connaîtras la peine ; tu ressusciteras, ô France ! Tu seras donc pareille à moi, dans la joie, la peine et la gloire. Et pareille à mon Fils en son voyage aventureux sur la terre de l'homme où Il a pris la figure d'un homme, sa condition, son péché et l'a racheté de son sang.

« C'est dit, je revivrai mes joies, mes peines et mes espérances en union avec les tiennes, ô fille aînée de l'Église de Jésus-Christ ! »

De ce Rosaire de France, nous trouvons les mystères imprimés dans la pierre à Notre-Dame de



Paris, gravés sur ses statues, inscrits dans ses portails, brillant dans ses roses, ses verrières et jusqu'au sommet des tours. Il suffira de les évoquer pour annoncer le plan de notre étude de *“La France de Marie”*. Mais ce sera surtout une manière de réparer les blasphèmes odieux des Jeux olympiques, auxquels sa silhouette magnifique a servi de décor.

1. « LES ORIGINES OBSCURES

D'UNE PRÉDILECTION CERTAINE » (I^{er}-V^e SIÈCLE).

Tout commence par la naissance de la France : *“Les origines obscures d'une prédilection certaine”* de la Vierge Marie pour notre pays, selon l'expression de notre Père. Dans un premier chapitre, nous essaierons d'éclairer ces origines obscures, obscures parce que de cette époque lointaine, dont nous séparent tant de siècles, d'invasions barbares, de guerres, d'incendies, nous ne conservons que très peu de documents. Certes, nous avons un *a priori* favorable pour tout ce que nous a transmis l'Église par ses traditions, par la “légende”, c'est-à-dire, étymologiquement, “ce qui doit être lu”. Mais au cours des siècles, des confusions, des erreurs, de mauvaises interprétations et parfois des inventions se sont mêlées à ces traditions. Sans nous départir de notre piété, il importe donc de faire œuvre scientifique pour bien comprendre nos légendes, et réfuter les ennemis de notre foi, car *“Nôtre est le vrai !”*

Par exemple, à la cathédrale Notre-Dame sont admirablement représentés les saints fondateurs de Paris : saint Denys, saint Marcel et sainte Geneviève. De façon unanime, les historiens contemporains situent désormais saint Denys, martyr, premier évêque de la cité, au troisième siècle. Ce ne fut pas du tout la position de nombreux autres historiens du passé qui, défendant la légende de ce saint, rejetaient cette date pour le placer à un siècle plus lointain, certains le disant même converti par saint Paul.

Cela permet aux rationalistes et aux modernistes de dénier toute valeur aux légendes et de n'admettre que ce que la critique historique la plus rigoureuse leur permet d'établir. Non par souci de vérité, mais en raison d'un préjugé naturaliste – qui n'a rien de scientifique ! – qui leur fait récuser tout fait surnaturel, qualifié de “merveilleux”, et tout enseignement de l'Église, considéré comme douteux.

Autre exemple : au trumeau du portail Sainte-Anne, voyez cette magnifique statue de saint Marcel, neuvième évêque de Paris, mort en 436. De sa crosse, il terrasse un énorme serpent qui vient de dévorer le cadavre d'une pécheresse, avant de lui passer son étole en guise de licou, comme le raconte Venance Fortunat au sixième siècle. Et les rationalistes de se gausser : *toutes les villes de France ont leur histoire de dragon ! C'est un symbole, inutile de chercher plus*

loin. Ils ne se donnent même pas la peine d'apporter des preuves !

À de telles méthodes, la science n'a rien gagné et la piété a tout perdu.

Et pourtant, expliquait notre Père : *« Si la légende s'en tient à des choses fermes et précises, est-ce que cela ne devrait pas nous faire croire beaucoup plus qu'à ce que la raison seule démontre ? C'est un travail très minutieux, qu'il faut entreprendre, par lequel une science sage et prudente va à la rencontre de la légende, et la légende elle-même, si précise, localisée, personnalisée, bien souvent semble aller à la rencontre de la science ; quelquefois, il se fait des joints comme cela, mais d'autres joints sont encore à faire. Plus la science développera ces recherches, plus elle sera prudente et modeste, et plus elle retrouvera la légende et la restaurera dans beaucoup de cas. »*

D'ores et déjà, certaines origines de la dévotion mariale en France sont fermement établies, comme frère Michel le montrera. Et à Paris ? Les premiers siècles de l'Église n'ont pas laissé de traces du culte marial dans la capitale. Mais peut-être aurons-nous quelques lumières sur ce point.

Aux origines de Paris, si nous n'avons pas de traces archéologiques ni de documents sur le culte de la Sainte Vierge, nous trouvons sa figure en sainte Geneviève, représentée en face de saint Denys au portail de la Vierge de la cathédrale. Elle est vierge, mère de son peuple, de Paris, de la France, et plus terrible qu'une armée rangée en bataille ! Pour le coup, sa légende est très solide car sa vie fut écrite vers 520, quelques années à peine après sa mort. Le diabolin, sur son épaule, rappelle un épisode bien réel de sa vie, mais qui est aussi symbolique de sa puissance fermement attestée contre Satan, dont elle délivrait les possédés. Le martyre de saint Denys, le dragon de saint Marcel, le diable de sainte Geneviève nous rappellent que Paris et la Gaule tout entière furent conquises de vive force aux démons. Ce combat durera autant que son histoire.

2. SOUS LE VOILE

DE SAINTE MARIE MÈRE DE DIEU (VI^e-X^e SIÈCLE).

Au siècle suivant, nous voyons le culte de Notre-Dame se développer et prendre son essor. À Paris, cela est attesté dans la pierre et dans les documents officiels. Il en va de même dans toute la France des Mérovingiens et des Carolingiens.

Et la Sainte Vierge répond ! Elle vient au secours de son peuple, de cette nation nouvelle-née, dans les grandes calamités publiques.

Par exemple, le chroniqueur Flodoard raconte qu'en 945, une épidémie sévissant dans la ville, les malades qui se réfugièrent dans l'église de la sainte Mère de Dieu furent guéris. Au siècle précédent,

lors du siège de Paris par les Normands, en 886, alors que la situation était critique pour les assiégés, l'évêque Goslin, implora le secours de la Vierge Marie. À l'instant même, une flèche abattit le chef des assaillants ! Le chroniqueur, le moine Abbon, témoin oculaire du siège, ne peut réprimer son enthousiasme : « *La cité de Paris, consacrée à l'illustre Marie, brille en l'honneur de cette Vierge. C'est elle qui nous sauve ; c'est par son secours que nous jouissons encore de la vie.* » (*SIÈGE DE PARIS PAR LES NORMANDS*, par Abbon)

3. LE SECRET ROYAL

DE L'ÉPOUX ET DE L'ÉPOUSE (XI^e-XIII^e SIÈCLE).

Sous le règne des Capétiens, un grand élan de réforme de l'Église "en sa tête et en ses membres" suscite un merveilleux épanouissement de la dévotion à la Vierge Marie, qui préside à la renaissance de la France après les invasions barbares. À Paris, c'est l'époque de la construction de la nouvelle cathédrale Notre-Dame, celle que nous admirons encore en la restaurant. En 1163, le pape Alexandre III, fuyant Rome et réfugié en France, posa la première pierre du sanctuaire. C'est là un aspect essentiel de la vocation de la France, que nous révèle son histoire : être le soutien de la Papauté. Au point que leurs destins semblent liés, nous disait notre Père !

La vocation de la Fille aînée de l'Église n'est pas enfermée dans ses frontières ; c'est un service de la Chrétienté.

Louis VII, Philippe Auguste et Saint Louis ont soutenu tour à tour ce chantier gigantesque. La cathédrale de Paris est une œuvre royale. Elle fut le plus grand édifice élevé au douzième siècle. Par la suite, d'autres cathédrales dites "gothiques" – il vaudrait mieux dire "françaises" – la surpasseront par la taille, la lumière, la magnificence, mais Notre-Dame de Paris demeure par l'harmonie de ses proportions, par la sobriété de son élégance, un chef-d'œuvre "classique", pourrait-on dire, la cathédrale modèle !

Regardez cette façade si équilibrée, formant un carré presque parfait. À mi-hauteur, la galerie des rois, édifiée au début du treizième siècle. Les érudits dissertent pour les identifier : rois de Juda ou bien rois de France ? Mais les deux ! Ces savants ignorent à

quel point l'univers médiéval était biblique. Les bâtisseurs de cathédrales étaient imprégnés des figuratifs de l'Ancien Testament ! D'ailleurs, c'est en 1239 que le pape Grégoire IX écrivit à Saint Louis que la France était la tribu de Juda de la Nouvelle Alliance.

Au-dessus de la galerie des rois, au centre de la façade, devant la rosace qui lui forme la plus somptueuse des mandorles, la Vierge Marie, revêtue de ses ornements royaux et portant son enfant. À ses pieds, les rois de Juda sont ses ancêtres ; les rois de France, ses fils chéris. Cette façade exprime le mystère d'élection de la monarchie française.

Ce mystère a produit son plus beau fruit en la personne de Saint Louis, roi et croisé, que l'oratorio de frère Henry nous fait justement admirer immensément ! En partant en Croisade – ce qui fut la grande affaire de sa vie –, il s'identifia si parfaitement au Christ, qu'il devint pour son peuple un autre Rédempteur souffrant. Il est représenté avec son épouse, Marguerite de Provence, au tympan de la porte rouge de Notre-Dame, tous deux agenouillés de part et d'autre du couronnement de la Sainte Vierge. Au Ciel, c'est ainsi qu'ils continuent d'intercéder pour le Royaume des Lys !

4. QUAND LE ROYAUME DE FRANCE SOUFFRAIT PITIÉ (XIV^e-XV^e SIÈCLE).

La construction de la cathédrale s'est achevée au siècle suivant : l'admirable clôture du chœur racontant l'Évangile, les arcs-boutants prodigieux de l'abside. C'est de cette époque que date la statue de Notre-Dame de Paris placée depuis le dix-neuvième siècle à la croisée du transept, côté épître. Elle est couronnée et tient un sceptre fleurdelysé. Mais ce qui frappe le plus, c'est l'expression de son visage, extraordinairement changeante selon les angles et la lumière. Elle exprime l'inquiétude, la douleur. Sa bouche contractée laisse présager ses larmes. Par ailleurs, son visage rayonne la paix. Parfois même, il esquisse un sourire. Mais l'angoisse domine.

C'est qu'au quatorzième siècle, et encore plus au quinzième, il y avait grande pitié au Royaume de France qui fut plusieurs fois sur le point d'être anéanti. En 1431, c'est à Notre-Dame de Paris que le petit Henri VI de Lancastre fut sacré roi de France. Roi de France et d'Angleterre !



La Vierge du pilier de Notre-Dame de Paris (statue du quatorzième siècle).

Sous les pieds de Notre-Dame, on aperçoit le serpent, avec une face de femme. La Vierge Marie triomphe du Serpent, elle est l'Immaculée Conception. Cette vérité s'imposait au même moment à l'Université de Paris grâce au bienheureux Jean Duns Scot, puis à Gerson. C'est aussi pour nous la figuration de la victoire de Marie sur toutes les hérésies dont certaines commencent déjà à poindre, menaçant la France non seulement dans son corps, mais dans son âme. Mais toujours, Notre-Dame interviendra pour prévenir ces périls mortels et en triompher.

5. « FORTE COMME UNE ARMÉE RANGÉE EN BATAILLE » (1491-1638).

L'insurrection protestante au seizième siècle et les guerres de religion qu'elle provoqua furent en effet l'occasion pour la Sainte Vierge de montrer sa puissance, comme frère Louis-Gonzague le racontera, jusqu'au vœu de Louis XIII, en 1638. Cette consécration de la France à la Vierge Marie marque un sommet de notre orthodromie mariale, l'expression la plus riche de l'Alliance de Dieu avec la France : de Dieu par la médiation de Notre-Dame ; avec la France en la personne du Roi Très-Christien.

C'est pour perpétuer la mémoire de ce vœu que Louis XIII ordonna la reconstruction du maître-autel de la cathédrale de Paris, « avec une image de la Vierge qui tiendra entre les mains celle de son précieux Fils descendu de la Croix. Et nous serons représentés au pied du Fils et de la Mère, comme leur offrant notre Couronne et notre sceptre. » (voir p. 29)

Louis XIV, qui exécuta cette clause du vœu, se fit représenter en vis-à-vis de son père, la main sur le cœur, en signe d'allégeance à Notre-Dame.

6. LES TÉNÉBRES CONTRE LA LUMIÈRE (1638-1800).

Hélas, le même roi Louis XIV ayant refusé les demandes du Sacré-Cœur de Jésus qui parachevaient l'Alliance nouée par Notre-Dame, les admirables fruits de la consécration du royaume à Notre-Dame s'épuisèrent, la piété se dessécha, la foi vacilla et bientôt la Révolution renversa ensemble le trône et l'autel. Frère François expliquera que cette rupture de l'Alliance divine fut une véritable prise de possession de la France par Satan.

Le 21 janvier 1793, Louis XVI fut décapité. En sa personne, c'est Dieu que la Révolution voulait mettre à mort ! Et fin octobre, ce fut au tour des rois de la façade de Notre-Dame de connaître le même sort. Bientôt, il n'y resta plus une seule statue. Le 10 novembre fut instauré dans Notre-Dame le culte de la déesse raison, figurée par une prostituée. Macron et le Comité olympique sont les héritiers de Robespierre et de son Comité de salut public !

7. LE SIÈCLE DE L'IMMACULÉE (1800-1876).

Par la grâce du sang des martyrs de la Révolution et par une miséricorde spéciale de la Vierge Marie, le dix-neuvième siècle fut celui d'un admirable renouveau de la religion en France. Notre-Dame de Paris fut le symbole de cette restauration prodigieuse, mais incomplète, ambiguë, même.

De 1845 à 1864, les architectes Viollet-le-Duc et Lassus menèrent d'énormes travaux de réfection. Ce fut un véritable sauvetage ! Toutefois, Viollet-le-Duc avait quelques idées pour le moins étranges. Il soutenait par exemple que l'art était un moyen d'expression démocratique par lequel les imagiers du Moyen Âge s'émancipaient de l'Église et des rois !

Dans cet esprit, il ajouta à Notre-Dame la fameuse "galerie des chimères", ces monstres hybrides aux rictus infernaux, là où l'on aurait attendu des anges !

C'est très significatif, car au même moment, depuis 1835, avait pris place dans la chaire de Notre-Dame de Paris une autre chimère, autrement plus malfaisante : le dominicain Lacordaire, qui prêchait à la France entière en même temps le culte de Dieu et le culte de la liberté. Association monstrueuse ! L'horrible chimère du libéralisme prétendu catholique compromit gravement le renouveau de la France.

C'est pour y remédier que Notre-Dame, dès 1830, inaugura une extraordinaire suite d'apparitions, que frère Thomas vous racontera, en commençant à Paris, précisément, à la rue du Bac. C'est pourquoi le dix-neuvième siècle fut le siècle de l'Immaculée !

8. L'ÉTOILE DES PETITES ÂMES (1877-1947).

Et pourtant, de la période suivante, qui court jusqu'à la première moitié du vingtième siècle, n'a laissé aucun souvenir notable dans Notre-Dame de Paris. Mais c'est ce vide même qui est significatif. En effet, malgré les miséricordes inouïes de l'Immaculée, ses appels à la conversion, ses miracles, les libéraux-catholiques se sont endurcis, bientôt soutenus, depuis Rome, par le pape Léon XIII. Ils empêchèrent toujours la restauration monarchique et firent le lit de la République des "vrais républicains", persécuteurs fanatiques de l'Église. Alors, Notre-Dame cessa de se manifester publiquement.

Tout de même, en 1934 fut sculptée la statue de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, installée dans le transept sud, en face de sainte Jeanne d'Arc. L'humble carmélite était alors au sommet de sa gloire. Comme si l'Immaculée, bannie de France, avait néanmoins délégué sa "miniature" pour y verser une pluie de roses sur les petites âmes qui se mettraient à son école. Malgré l'apostasie conquérante, il fallait bien que la foi se garde en France !

9. NOTRE BIEN-AIMÉ PÈRE, AU CENTRE DE
L'ORTHODROMIE MARIALE SUR LA FRANCE.

Au moment où l'orthodromie mariale semblait hésiter, s'enliser et se perdre dans les sables de l'apostasie, Notre-Dame de France suscita un serviteur fidèle pour en retrouver les traces, la direction, l'élan. Ce fut notre Père, frère Georges de Jésus-Marie, docteur marial et maître d'un nationalisme véritablement intégral, pour tout restaurer dans le Christ, par l'Immaculée.

Or, savez-vous qu'à Notre-Dame de Paris, il est possible de faire pèlerinage à l'abbé de Nantes ? Oui, dans le chœur canonial ! *« Quand j'avais l'honneur d'aller avec le séminaire d'Issy-les-Moulineaux, le jour de Pâques, dans la cathédrale de Paris, nous racontait-il, nous étions dans les stalles avec les chantres professionnels de la Maîtrise. Je savais ce qui allait arriver. Alors, après la communion, je me garais bien dans une stalle d'où on ne pourrait me chasser et quand on entendait le "Domine, salvam fac rem publicam ! Seigneur, sauvez la République !" – ralliement oblige ! – moi, je chantais avec la voix de tonnerre que j'avais quand j'étais jeune : "Domine, salvum fac Regem ! Mon Dieu, sauvez le Roi !" »*

Et notre Père riait en se rappelant la mine effarée des chanoines qui se retournaient pour identifier le trublion !

C'est ainsi que le jeune Georges de Nantes a inauguré sa carrière publique de Contre-Réforme et de contre-révolution, sous les voûtes de Notre-Dame de Paris ! Sa doctrine, sa sainteté, son sacrifice final sont le



gage le plus sûr de notre espérance et la preuve que, non, la Sainte Vierge n'a pas abandonné la France.

Une dernière image : au tympan du portail nord de Notre-Dame se trouve représentée la légende de Théophile, qui enchantait le Moyen Âge. Le clerc Théophile avait vendu son âme au diable pour supplanter son évêque. Mais il se repentit et supplia la Mère de Dieu de le sauver. Elle intervint aussitôt et le sculpteur l'a représentée brandissant une épée comme une massue pour en frapper de grands coups sur le diable !

En 2024, il ne s'agit plus de Théophile, mais de la France infestée par Satan. Imitons donc le repentir du pauvre clerc, son recours à l'Immaculée triomphante et nous la verrons bientôt accourir et vaincre le Serpent. Paris est devenue la capitale de la Révolution ? Eh bien ! C'est là qu'elle lui écrasera la tête !

(père Bruno de Jésus-Marie.



Le groupe sculpté commémorant le Vœu de Louis XIII, dans le chœur de la cathédrale Notre-Dame de Paris.

LA FAMILLE DE JÉSUS, “SELON LA CHAIR ET LE SANG”

C E n'est pas d'hier que les « frères et sœurs » de Jésus sont une pierre d'achoppement pour la foi de certains chrétiens. C'est un cas d'exégèse dont les difficultés nombreuses n'ont jamais été parfaitement résolues. Mais mille difficultés ne font pas un doute quant à la virginité perpétuelle de Marie !

La croyance en la conception virginale de Jésus est inscrite dans l'Écriture, fidèle écho du kérygme originel : trois Évangélistes l'affirment explicitement (Mt 1, 18 ; Lc 1, 34 ; Jn 1, 13), et le quatrième la suggère implicitement (Mc 6, 1). Elle fut affirmée avec force au II^e siècle contre les allégations de Celse, puisées chez les rabbins. Saint Justin, saint Irénée, Origène, et le *Protévangile de Jacques* sont de cette époque. Au IV^e siècle, Helvétius souleva l'indignation des Romains en prétendant que Joseph et Marie avaient eu une ribambelle d'enfants. À la demande du Pape, saint Jérôme démontra, références à l'appui, que les « frères » de Jésus pouvaient être tout simplement ses cousins, et l'Occident se régla sur cette thèse pour mille ans et plus. Vint Luther, avec sa fièvre minimaliste, qui rabaisa la Vierge Marie au rang de femme ordinaire. Puis le philosophisme voltairien, enfin le rationalisme du XIX^e siècle, qui culmine avec Renan.

Mais il faut attendre le vingtième siècle pour que des exégètes catholiques viennent distiller impunément le doute. Ce fut, par exemple, la doctrine de la virginité spirituelle de Marie selon le *Catéchisme hollandais* (1968), puis, de proche en proche, l'adoption systématique de toutes les thèses ennemies, jusqu'à l'ouvrage du Père François Refoulé « *Les frères et sœurs de Jésus* », qui atteint un sommet (1995).

Pour expliquer la présence au Calvaire d'une « Marie, mère de Jacques et de José », bien distincte de Marie Mère de Jésus, Refoulé qualifie ce verset de “formation secondaire”, ajoutée “par un rédacteur, sans doute Marc lui-même”, pour combiner deux traditions séparées à l'origine. Vraiment, c'est trop facile ! Encore mieux : pour expliquer le fait que Jésus en croix confie sa mère à l'Apôtre Jean – chose inconcevable si Jésus avait eu des frères – il fait de Marie un personnage allégorique, tout simplement ! Avec de tels procédés, on fait dire aux textes ce qu'on veut, mais on ne fait plus de science ! Quant à la querelle philologique entourant les mots *adelphos* (frère) et *anepsios* (cousin), frère Bruno, suivant le Père Grelot, montre qu'elle est poursuite de vent. Les versions grecques du livre de Tobie présentent ces mots librement interchangeables. Ils n'ont d'ailleurs qu'un seul équivalent araméen, langue usuelle des Galiléens. Le choix d'*adelphos* par les Évangélistes reflète donc le langage coutumier du pays. Ce mot a d'ailleurs un éventail sémantique très large, s'étendant au figuré à tout ce que le sentiment fraternel peut suggérer : l'amitié, la complicité, la communauté de vie, de destin, de patrie. Frère Bruno suggère que « Jacques, José, Simon et Jude » puissent mériter le nom de “frères” par leur seule appartenance à la confrérie des esséniens où cette appellation était de règle.

Une chose est claire : cette étude est dans une impasse. Ne s'y affrontent plus que des positions partisans, fondées sur les vieux *a priori* du modernisme : le miracle n'existe pas, le réel historique est inaccessible, trop éloigné des documents écrits. Il est pourtant possible d'en traiter utilement, en se fondant sur les lumières de la foi et de la dévotion catholiques, ramenant les données de l'Écriture à cette obéissance, sans violenter la science...

DE LA FOI D'ISRAËL À LA FOI DE L'ÉGLISE

Avant de faire cet effort, ne convient-il pas d'accepter humblement l'obscurité où nous sommes et d'en comprendre la leçon providentielle ? À la manière de saint Pierre, quand il confessa dans la foi : « *Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant* », et s'entendit répondre : « *Heureux es-tu, Simon, Fils de Jonas, car cette révélation t'est venue non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les Cieux.* » (Mt 16, 16)

La joie de Jésus est facile à comprendre : Pierre l'a reconnu à ses actes et à ses paroles, il ne s'inquiète donc plus de savoir s'il est fils de David ou d'Aaron ! Jésus voudrait obtenir de tous une foi semblable. Or le peuple est loin du compte : jaloux de son élection, rivé sur ses généalogies, il compte et recompte son héritage, pour n'en rien laisser perdre. Le Messie qu'il attend, qu'il soit roi ou qu'il soit prêtre, sera le restaurateur d'Israël selon la chair.

C'est pourquoi, au jour des Rameaux, au moment où la royauté s'offre à lui comme un fruit mûr, Jésus s'y dérobe et s'enfonce dans sa Passion... Cette attitude paradoxale est pourtant facile à comprendre : en acceptant la manifestation populaire, Jésus montre qu'il est bien Celui que tout le monde attend. En s'y dérobant, il montre qu'on ne l'attendait pas comme il faut, qu'imbus de sens charnel, les juifs sont restés sourds au sens spirituel des prophéties messianiques.

L'Église, après le drame, retiendra la leçon : La chair et le sang ne comptent pas. La famille de Jésus, c'est l'Église, et elle est ouverte à tous les hommes. Le seul enseignement qu'elle livre à ses enfants à ce sujet est recueilli de la bouche de son Maître : « *“Qui est ma mère ? Et qui sont mes frères ?” Et tendant sa main vers ses disciples, il dit : “Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère, une sœur, une mère.”* » (Mt 12, 48-50)

Rien d'étonnant donc si un voile pudique recouvre la genèse palestinienne de l'Église, qui recouvre aussi, partiellement, la parenté charnelle de Jésus. Même si ce voile cache de tristes défections parmi les Hébreux, la famille de Jésus n'en est pas forcément, et il reste permis d'interroger l'histoire à son sujet, ne serait-ce que pour mieux connaître et mieux aimer (cf. 1 Co 8, 1).

Depuis toujours, la piété chrétienne vénère la Sainte Famille comme la fine fleur de l'Israël “pauvre” et “juste”, “affiné par les siècles”, dont parle si bien notre Père. Des traditions assez nombreuses ont voulu donner corps à ces personnages, mais qui se ramènent presque toujours aux indications de l'Écriture, qu'elles interprètent sans se mettre d'accord. Le P. Refoulé raille ces efforts : « Ce ne sont que des suppositions. » Frère Bruno admet volontiers le flou historique : « La note consacrée par le Père Lagrange à les envisager les unes après les autres nous dissuade de les discuter à notre tour. »

Pourtant, aidés par les découvertes modernes, il serait possible aujourd'hui de rouvrir ce dossier et d'aboutir à établir d'une manière cohérente la parenté charnelle de Jésus, avec une conséquence inattendue...

LES DONNÉES DE L'ÉCRITURE

D'après saint Jean, les juifs ont les yeux rivés sur Bethléem, village d'où viendra le Messie, et ils méprisent Jésus de son origine galiléenne (Jn 7, 42). Ce qui est un comble ! Jésus se garde bien de les détromper. De toute évidence, nul ne sait le secret de son origine. Nul ne connaît même l'origine ephratéenne de Joseph, ni son appartenance à la maison de David. Même les gens de Nazareth l'ignorent, semble-t-il (cf. Mc 6, 3).

Le titre de « Fils de David », proprement messianique, n'apparaît que timidement, en saint Matthieu, comme une rumeur qui circule (Mt 12, 23) et que Jésus s'efforce d'éteindre (Mt 9, 30). Il faut attendre la dernière montée à Jérusalem pour le voir éclater en fanfare, lancé par Bartimée, puis scandé par la foule dans les rues de Jérusalem, au grand scandale des scribes et des grands prêtres (Mt 21, 15-16). C'est dire que le “patriarche taciturne”, s'exilant de Bethléem en Galilée, aura été bien discret sur son passé et sur ses origines. Il aura rompu avec sa famille. Cette intuition est à conserver, elle servira de base à notre hypothèse généalogique.

À Nazareth, il y a indubitablement une fratrie autour de Jésus, mentionnée par saint Marc et saint Matthieu : « Jacques, José (ou Joseph), Jude et Simon » (Mc 6, 3 ; Mt 12, 46). Deux d'entre eux reparaissent à la fin de l'Évangile, leurs noms servent à désigner une certaine Marie, leur mère, qui se tenait au pied de la croix : « *Or il y avait aussi des femmes, regardant de loin, parmi lesquelles Marie de Magdala, et Marie mère de Jacques le Petit et de José, et Salomé, qui le suivaient quand il était en Galilée.* » (Mc 15, 40) Ou bien, selon saint Matthieu : « *... parmi lesquelles il y avait Marie de Magdala, et Marie mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée.* ». Ces deux passages, parfaitement concordants, permettent d'identifier Salomé avec la mère de Jacques et de Jean, les fils de Zébédée.

La recension de saint Jean donne plus de tablature : « *Or près de la croix de Jésus se tenaient sa Mère, et la sœur de sa Mère, Marie de Clopas, et Marie de Magdala.* » (Jn 19, 25) À première lecture, on comprend que Marie de Clopas est la sœur de la Vierge Marie, et que Salomé n'est pas mentionnée. Mais on objecte alors que la sœur de Marie ne peut s'appeler elle-même Marie. Certains choisissent donc de lire l'expression "Marie de Clopas" non comme une apposition précisant l'identité "la sœur de sa mère", mais comme un membre de l'énumération, ladite sœur étant alors identifiée à Salomé. Dès lors, Marie de Clopas devient la belle-sœur de Marie, par son mari qui est frère de Joseph, et Jésus est également cousin de Jacques et de Jean l'Évangéliste.

Une tradition assez forte soutient cette hypothèse, mais ne la démontre nullement. Elle ne s'accorde pas avec notre intuition d'un saint Joseph rompant avec sa famille, elle gêne également le sentiment catholique qui vénère Marie comme la fille unique d'Anne et de Joachim, selon le *Protévangile de Jacques*. De plus, l'absence de Salomé dans le récit de saint Jean s'explique et revêt une portée symbolique quand on songe que l'apôtre, au verset suivant, recevra Marie pour mère, en lieu et place de sa mère naturelle. Ajoutons que l'Église prend parti en quelque sorte quand elle fait chanter à ses enfants, dans sa liturgie : « *Stabant juxta crucem Jesu Mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophæ, et Salome, et Maria Magdalene* » (introït du 15 septembre). Nous adoptons donc avec elle la lecture obvie.

Reste à découvrir par quel lien particulier "Marie" peut être dite la sœur de "Marie".

FRÈRES ET APÔTRES

Pour répondre à cette question, il faut d'abord passer par trois questions préliminaires :

La première : Jacques et Jude, les "frères de Jésus", sont-ils à identifier avec "Jacques fils d'Alphée" et "Judas-Thadée", mentionnés parmi les "Douze" ? La question pourrait même s'étendre au troisième frère, Simon, qui peut être assimilé à "Simon le Zélé".

Deuxième question : Jacques et Jude sont-ils les auteurs des deux épîtres dites "de Jacques" et "de Jude" reçues comme canoniques dans le Nouveau Testament ? Enfin Jacques est-il bien celui qui revient à trois reprises dans les Actes des Apôtres, paraissant comme chef du groupe Hébreux au concile de Jérusalem, et que saint Paul nomme : "Le frère du Seigneur" ? (Ga 1, 19)

Les deuxième et troisième identifications sont encore largement acceptées, mais la première l'est beaucoup moins. Dans un paragraphe très pondéré, Jean Cantinat donne le poulx de la communauté scientifique à la veille du Concile : « Depuis Origène, on a souvent identifié l'auteur de l'épître avec l'apôtre Jacques, fils d'Alphée (Mc 3, 18), faute de pouvoir l'identifier avec l'apôtre Jacques, fils de Zébédée (Mc 3, 17) mis à mort prématurément (Ac 12, 2). L'identification cependant ne s'impose pas. La tradition patristique ne lui est pas toujours favorable. Les "frères" de Jésus : Jacques, José, Jude, Simon (Mc 6, 3) demeureraient, incrédules, à Nazareth (Jn 7, 3s ; Mc 3, 21, 31) alors que déjà les Apôtres avaient été choisis (Mc 3, 13ss). Le groupe des Douze est toujours distingué, dans les textes sacrés, de celui des frères du Seigneur (Ac 1, 13 ; 1 Co 9, 5 ; 15, 5). Enfin, la difficulté philologique

de Ga 1, 19 se tranche mieux dans le sens d'une opposition ("mais seulement" ; cf. Mt 12, 4 ; Lc 24, 26 ; Rm 14, 14 ; Ac 9, 4) que d'une exception ("sinon") » (*Introduction à la Bible*, t. II, 1959).

En plusieurs endroits, frère Bruno a rallié la thèse de la distinction, et ce d'autant plus aisément que l'épître aux Galates laisse soupçonner un contentieux pénible entre Paul et Jacques sur la question des rites juifs à imposer aux païens, qui laisse un goût amer aux Églises de la gentilité. Cependant, la thèse traditionnelle – qui est surtout celle de saint Jérôme (IV^e siècle) – a aussi ses lettres de créance. Elle a été pendant plus de mille ans la croyance tranquille et incontestée de tout l'Occident, avant d'être battue en brèche par l'exégèse protestante. C'est Luther en effet qui a brisé ce consensus, lui qui n'aimait pas l'épître de Jacques, "épître de paille", à l'enseignement si contraire à sa doctrine de la foi sans les œuvres. Il n'eut de cesse de la rejeter hors du canon des Écritures, comme "non apostolique". L'abandon de la thèse hyéronymienne sous cette poussée protestante ne fut certainement pas sans conséquence, et il convient d'en examiner les tenants et aboutissants.

D'abord, pour le difficile problème historique de la fixation du Canon des Écritures, il serait infiniment plus probant d'en revenir à l'équation fondamentale : Apostolicité = Canonicité, comme règle de conduite adoptée par les Pères et Pontifes. Le mot *Apostolique* étant ici à entendre au sens strict d'une appartenance au collège des Douze institué par le Christ lui-même. La critique textuelle aura beau multiplier les objections, il reste que cette équation permet de donner à l'effet – la fixation définitive et universelle du canon – sa cause proportionnée. On pourrait même alléguer que la formation des canons juifs soit advenue conséquemment à celle du canon chrétien, en réaction à celui-ci. Question très vaste qui déborde évidemment notre sujet.

L'hypothèse des trois Jacques a aussi l'inconvénient de rejeter dans l'ombre la figure de Jacques fils d'Alphée : ni fête liturgique, ni mention au martyrologe, ni aucune tradition connue sur son champ d'apostolat. Simon Claude Mimouni, qui tient pourtant pour elle, avoue son peu de ressources en la matière. Les quelques bribes de traditions qu'il réussit à glaner sont tardives, lointaines et toujours calquées sur des éléments similaires appartenant déjà à Jacques le frère du Seigneur (*Jacques le Juste*, p. 171-175). Certes, la liturgie grecque mentionne deux fêtes séparées, au 9 et au 25 octobre, mais rien n'indique qu'elle soit mieux fondée que la nôtre. N'avons-nous pas, au calendrier romain, deux fêtes de l'Apôtre Jean, trois de l'Apôtre Paul et quatre de l'Apôtre Pierre ? Si Jacques d'Alphée n'est pas le "frère du Seigneur", il faut avouer qu'il est le seul des Douze dont nous ne sachions strictement rien... Par la faute de saint Jérôme, sans doute !

Ajoutons que dans les deux listes fournies par saint Luc, Jude est mentionné comme « frère de Jacques », ce qui resserre le champ de probabilité. On remarque également que Simon le Zélé est toujours associé à Judas-Thadée. Il lui est également conjoint par l'Église dans une même fête liturgique, ce qui incite à voir en lui un membre de la fratrie.

Affirmons enfin qu'il n'y a pas d'impossibilité formelle à l'identification. En face de Jacques fils de Zébédée – toujours identifiable – se tient alternativement – mais jamais simultanément – Jacques d'Alphée, Jacques le Petit, Jacques le frère du Seigneur, Jacques le Juste... enfin Jacques tout court. Pourquoi pas six Jacques, pendant qu'on y est ? Pour les besoins de notre hypothèse, nous n'en compterons que deux : Jacques le Majeur, fils de Zébédée, décapité par Agrippa en 44, et Jacques le Mineur, fils d'Alphée et cousin du Seigneur, martyrisé par les juifs au pinacle du temple en 62.

Ce pas franchi, trois énigmes se dressent, qu'il faudra résoudre en temps et lieu :

1) Saint Marc, au récit de la vocation de Matthieu, le nomme "Lévi, le fils d'Alphée" (Mc 2, 14). À trente versets de là, il mentionne aussi "Jacques fils d'Alphée" (Mc 3, 18). Est-ce le même Alphée ? Est-ce un autre ? Si c'est un autre, pourquoi cette mention inutile qui invite à la confusion ?

2) Jude, dans son épître, se désigne comme « frère de Jacques ». Or il n'est en toute rigueur que son cousin, n'étant pas mentionné parmi les fils de Marie au récit de la crucifixion. Pourquoi cette référence à Jacques plutôt qu'à Jésus, puisque Celui-ci est aussi son cousin ?

3) Enfin, cette fameuse Marie, sœur de Marie, comment peut-elle être à la fois *femme de Clopas* et mère de Jacques le fils d'Alphée ?

LIGNÉE DAVIDIQUE OU SACERDOTALE ?

Mais voici autre chose : nous savons par les généalogies de saint Matthieu et de saint Luc que la famille de Joseph appartient à la maison de David. Qu'en est-il de la famille de Marie ? Est-elle comme lui de la tribu de Juda, selon le code matrimonial qui interdisait aux fils d'Israël de se marier en dehors de leur tribu ? Est-elle de lignée sacerdotale, comme Élisabeth, « sa parente », « descendante d'Aaron » (Lc 1,5 ; 36) ? Aaron, le frère de Moïse, était le fondateur du sacerdoce d'Ancien Testament, privilège héréditaire, coextensible à toute sa famille. Il suffirait par conséquent de trouver un autre indice de cette appartenance dans la parenté de Marie pour faire pencher la balance de ce côté. Par exemple chez l'un ou l'autre des quatre frères.

Cet indice nous est fourni par Hégésippe, chroniqueur judéo-chrétien du II^e siècle, au récit qu'il fait du martyr de Jacques, l'aîné des quatre :

« Le frère du Seigneur, Jacques, reçut la direction de l'Église avec les Apôtres. Depuis les temps du Seigneur jusqu'à nous, tous l'appellent le Juste, puisque beaucoup portaient le nom de Jacques. Cet homme fut sanctifié dès le sein de sa mère ; il ne but ni vin ni boisson enivrante ; il ne mangea rien qui eût vécu ; il ne s'ignit pas d'huile et ne prit pas de bain. À lui seul il était permis d'entrer dans le sanctuaire, car il ne portait pas de vêtements de laine, mais de lin. Il entra seul dans le temple et il s'y tenait à genoux, demandant pardon pour le peuple, si bien que ses genoux s'étaient endurcis comme ceux d'un chameau, car il était toujours à genoux, adorant Dieu et demandant pardon pour le peuple. » (Cf. *Le témoignage du sang*, BAH, t. III, p. 90)

Les obligations de pureté et les interdits alimentaires renvoient au naziréat, mais le vêtement de lin et l'intercession pour le peuple sont typiquement sacerdotaux. Quant à l'accès privilégié au sanctuaire, c'est l'attribut propre du grand prêtre au jour du Yom Kippour. Ainsi, toute cette description, que Mimouni tient pour une extrapolation de type « hagiographique », suppose à tout le moins que Jacques est d'une lignée sacerdotale assez importante. On peut aussi invoquer le *Protévangile de Jacques*, qui décrit l'enfance de Marie à Jérusalem, à l'ombre du Temple, sous la tutelle vigilante des prêtres en exercice. Ce récit très enjolivé, certes, n'est pas forcément dépourvu d'assise historique. Saint Luc ne nous la montre-t-il pas, courant chez Zacharie et retrouvant sa cousine comme si elle l'avait quittée de la veille ? Or Zacharie, prêtre de la classe d'Abia, « remplissait devant Dieu les fonctions sacerdotales » (Lc 1,8).

Il reste à dire comment fut possible le mariage entre Marie, liée à la tribu sacerdotale, celle de Lévi, et saint Joseph, de la tribu de Juda, descendant de David...

LES DEUX GÉNÉALOGIES DE SAINT JOSEPH

Il faut maintenant nous pencher sur le cas de la double généalogie de saint Joseph. Saint Matthieu, en effet, le fait descendre de David par Salomon, et saint Luc par Nathan. L'explication la plus ancienne vient de Julius Africanus, chronologiste romain chrétien du III^e siècle, résidant près de Jérusalem. Il invoque la loi du lévirat, par laquelle Jacob aurait épousé la veuve de son frère Héli, mort sans héritier, afin de lui susciter une descendance. Cette explication, connue en Occident par saint Ambroise, n'est pas adoptée par saint Augustin, qui lui préfère une simple adoption de Joseph orphelin par Héli. On comprend ses raisons : si Jacob et Héli étaient frères, les deux généalogies devraient

se rejoindre au niveau de leur père commun, or il n'en est rien. Pour autant, il ne faut pas rejeter trop vite l'explication de Julius Africanus, car il est douteux qu'une simple adoption sans parenté de sang ait mérité sa place dans une généalogie hébraïque comme celles de Jésus.

C'est Eusèbe de Césarée qui apporte les précisions nécessaires dans son *Histoire ecclésiastique*, livre 1, chap.7 :

« Mathan et Melchi eurent, chacun à des époques différentes, des enfants de la même femme appelée Jesca. Mathan qui descendait de Salomon l'avait eue le premier pour épouse, et il était mort en lui laissant un fils unique appelé Jacob. Après sa mort, la loi ne défendant pas à sa veuve de prendre un autre époux, Melchi, qui était parent de Mathan, de la même tribu, mais non de la même famille, épousa la femme de Mathan et en eut un fils, nommé Héli. C'est ainsi que Jacob et Héli, frères utérins, naquirent de deux pères différents. Jacob, de son côté, en vertu de la prescription expresse de la loi, épousa la femme de son frère Héli, mort sans enfants, et en eut un fils Joseph ; c'est pour cela que nous lisons : « Jacob engendra Joseph. » Joseph fut donc le fils naturel de Jacob, tandis qu'il était considéré comme le fils légal d'Héli. » Et l'historien d'ajouter : *« Ce ne sont pas là des documents arbitraires, trouvés par hasard et dépourvus de toute authenticité, car ce sont les parents du Sauveur qui nous les ont transmis, soit par le désir de faire connaître une naissance si auguste, soit pour rétablir la vérité des faits. »*

Saint Jérôme, écrivant depuis sa retraite de Bethléem, ratifie cette hypothèse de toute son autorité : *« Africanus le chronologiste et Eusèbe de Césarée (dans son traité intitulé « De la divergence des Évangélistes ») ont parfaitement discuté et résolu cette question. »* (cf. *Explication suivie des quatre Évangiles*, par saint Thomas d'Aquin, t. 1)

Fort bien, mais où est le caractère sacerdotal, que nous avons constaté du côté de Marie ? Beaucoup de Pères ont épilogué sur ce point. Aux matines du patronage de saint Joseph, saint Ambroise voit dans la généalogie de saint Matthieu l'ascendance royale du Christ et dans celle de saint Luc l'ascendance sacerdotale (6^e jour dans l'octave). L'explication est maladroite puisque toutes deux conduisent au roi David ! L'intuition est bonne cependant, c'est saint Jean Damascène qui nous en fournira la clé :

Saint Jean Damascène, livre 4 sur *La foi orthodoxe*, chapitre 15, sur *La généalogie du Seigneur et de la sainte Mère de Dieu*.

« Que Joseph soit originaire de la tribu de David, les très saints évangélistes Matthieu et Luc l'ont clairement montré. Matthieu fait descendre Joseph de David, par Salomon ; et Luc, par Nathan. D'autre part, tous deux passent sous silence l'origine de la Sainte Vierge. À ce propos, il est bon de savoir que jamais les auteurs hébraïques ni l'Écriture sainte n'ont eu pour habitude de faire mention de la généalogie des femmes. Il était du reste défendu par la loi, aux hommes d'une tribu, de contracter mariage avec des femmes d'une autre tribu. Or Joseph, qui tirait son origine de la tribu de David et qui était un homme juste, c'est le divin Évangile lui-même qui lui rend cet hommage, n'aurait certainement pas, au mépris de la loi, épousé la Sainte Vierge, si elle n'avait pas eu la même royale origine. Pour nous faire connaître la famille dont était issue la Vierge, l'Évangéliste n'a donc eu besoin que de nous présenter la généalogie de Joseph. Donc Lévi, qui descendait de Nathan, fils de David, engendra Melchi et Panther. Panther engendra Barpanther – c'est ainsi qu'on le nommait – puis Barpanther engendra Joachim. Enfin Joachim engendra la sainte Mère de Dieu. » (Matines de saint Joachim, 16 août)

Saint Jean Damascène est le dernier grand docteur de l'Orient, mort en 749, à la veille du renversement des Omeyyades de Damas par les Abassides de Bagdad. Très éloigné historiquement, son témoignage est néanmoins très proche géographiquement. Il aura pu recueillir des traditions locales que l'islam aura laminées par la suite, tout comme Eusèbe a sauvé de l'oubli une bonne part des témoignages qu'il cite.

Ainsi, des Apôtres à Hégésippe, et à Africanus, et à Eusèbe, et à saint Jean Damascène, en passant par saint Jérôme, le filon palestinien est-il constant, concordant et parfaitement crédible. Nous en excluons le *Protévangile de Jacques*, qui n'est pas d'origine palestinienne et qui ne s'inquiète guère de généalogie, même s'il s'accorde sur le nom d'Anne et de Joachim. Le docteur de Damas puise manifestement à d'autres sources.

Le nom de Panther, cité pour grand-père de Joachim retient l'attention : on le retrouve, en très mauvaise part, dans le factum de Celse, au II^e siècle, et dans les *Toledôt Jeshu* (généalogie de Jésus) des rabbins. Troublant ? Cela dépend pour qui. Dans son chapitre sur : « *La question sacerdotale dans le mouvement chrétien des origines* », Simon Claude Mimouni relève un curieux « tripatoillage » généalogique (juif !) établissant une alliance entre la tribu de Juda et la tribu de Lévi, aux abords du 1^{er} siècle av. J.-C. pour légitimer le cumul des fonctions royale et sacerdotale par la dynastie hasmonéenne (p. 554). Comme c'est étrange ! Il est patent en effet que les juifs – en particulier les esséniens – attendaient deux Messie : l'un de David, l'autre d'Aaron. C'est sans doute sous l'aiguillon de cette attente que la révision généalogique est devenue un sport national dans le judaïsme du premier siècle. Mimouni en tire *évidemment* ceci : que les généalogies de saint Luc et saint Matthieu ne sont que la partition chrétienne de cette grande cacophonie. Nous en tirons, nous, que sont justes et vraies les généalogies qui conduisent au Sauveur, et « tripatoillées » celles qui en détournent. N'est-ce pas d'une convenance et d'une logique élémentaire ? Celui qui va au droit chemin n'a rien à inventer. Celui qui s'est trompé veut prouver qu'il fait bien. La conscience irréprochable des vrais chrétiens transparait dans l'avis de saint Paul à son disciple Timothée : « *Si je t'ai prié de demeurer à Éphèse, c'est pour enjoindre à certains de cesser d'enseigner des doctrines étrangères et de s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin, plus propre à soulever de vains problèmes qu'à servir le dessein de Dieu.* » (1 Tm 3-4)

LA FAMILLE D'ALPHÉE

Nous arrivons au bout de notre enquête. D'après les données amassées, nous savons que les quatre « frères » de Jésus sont à chercher dans la parenté de Marie, du côté de sainte Anne, puisque Joachim est de lignée davidique et non sacerdotale. Nous savons qu'il s'y trouve aussi au moins un Alphée, un Clopas, une Marie, sans compter les parents de Jean-Baptiste.

Il a semblé que nous suivions en tous points la ligne tracée par saint Jérôme : « *Ceux qu'ils appellent les frères du Seigneur sont les enfants de sa tante, Marie de Cléophas, femme d'Alphée et mère de Jacques et de Joseph : Cette Marie est aussi la mère de Jacques le Mineur.* » (*Contra Helvadius*). Cette formule, nous l'avons vu, pacifia l'Occident pour mille ans et plus. Aujourd'hui sa fortune a cessé, et saint Jérôme est accusé tantôt d'avoir carrément « fait un faux » (Refoulé), tantôt d'avoir « agi pour des raisons essentiellement dogmatiques » (Mimouni). Ces *raisons* étant évidemment la « croyance » en la virginité perpétuelle de Marie.

Mais depuis quand la dogmatique est-elle à opposer à l'histoire ?

Il faut admettre cependant que saint Jérôme n'a pas tout réglé. À le lire, on imagine que Marie, pour être la femme d'Alphée, doit être la fille de Clopas. Or l'expression « de Clopas » doit s'entendre strictement de l'homme auquel appartient cette femme, en l'occurrence son mari. On ne pourrait admettre « fille de Clopas » que si Jean mentionnait, tout à côté, son mari Alphée. Or il n'en est rien. Saint Jérôme n'explique pas non plus la situation particulière de Simon et de Jude, qui ne sont pas les fils de cette Marie, et il hésite à trancher s'ils sont de la parenté de Joseph ou de celle de Marie. Bref, on ne peut élucider toutes ces énigmes qu'en supposant une situation matrimoniale complexe de la famille d'Alphée...

LA FAMILLE DE JÉSUS : HYPOTHÈSE GÉNÉALOGIQUE

Dans ce tableau (cf. *infra*, p. 34) sont expliquées les énigmes de notre enquête. Ainsi nous comprenons :

- 1) Comment s'accordent les deux généalogies de Jésus par l'application de la loi du Lévirat entre les deux demi-frères Héli et Jacob.
- 2) Quel lien de parenté unit saint Joseph à saint Joachim, qui fait de Marie une authentique fille de Jessé.
- 3) Comment saint Luc, en préférant la lignée « légale » par Héli, fournit en quelque sorte la généalogie de Marie, qui rejoint celle de Joseph à partir de leur aïeul commun, Lévi.
- 4) Que c'est au mariage de Joachim et d'Anne qu'eut lieu l'alliance entre la tribu de Juda et celle de Lévi, grâce à laquelle Marie peut être dite une authentique fille d'Aaron.
- 5) Comment Anne, Alphée et Élisabeth appartiennent à une même famille sacerdotale, de lignée aaronide.
- 6) Comment les deux Alphée mentionnés par saint Marc sont en réalité le père et le fils, continuateurs de cette lignée par ordre de primogéniture.
- 7) Comment Lévi-Matthieu est le cadet d'Alphée père et Jacques, l'aîné d'Alphée fils.
- 8) Comment Marie fut mariée une première fois à Alphée, dont elle eut Jacques, et une deuxième fois à Clopas, son frère, dont elle eut Josué.
- 9) Comment Clopas lui-même fut marié à une première femme dont il eut Simon et Jude, et prit ensuite la femme de son frère défunt, Marie, pour lui donner Josué.

Nous comprenons également comment le degré de parenté selon le sang perd son importance dans la famille recomposée de Clopas et de Marie, au profit de la communauté de toit. Jacques peut y être le cousin de Simon et de Jude, comme il est le demi-frère de Josué, sans que le mot *anepsios* (cousin) soit aucunement de mise, même dans un contexte entièrement hellénique (cf. Ga 1, 18 ; 1 Co 9, 5). On imagine aussi très bien que, par un phénomène d'attraction très naturel, la famille nucléaire de Joseph se soit rapprochée de celle de Clopas, déjà composite, jusqu'à former une quasi-unité, et qu'ainsi Jésus ait été regardé comme un membre à part entière de la fratrie.

Cette grande hypothèse ne nous sort évidemment pas du champ des suppositions, mais elle montre au moins comment les formules scripturaires dans toute leur finesse peuvent être l'écho parfait d'une réalité riche et complexe.

NOUVEAU REGARD SUR LE GROUPE DES DOUZE

Aux exégètes qui déclarent impossible l'identité des trois Apôtres avec les trois « frères » du même nom, « demeurant, hostiles, à Nazareth », nous pouvons répondre que la présence desdits frères lors de la visite de Jésus dans sa patrie n'est affirmée nulle part. Le texte suggère même qu'ils étaient absents, puisqu'il les distingue des sœurs qui, elles, « sont ici parmi nous » (Mc 6, 3 ; Mt 13, 56). Jésus d'ailleurs est accompagné « des disciples », et non pas « des Douze ». L'absence des « frères » pourrait s'expliquer, selon l'intuition de frère Bruno, par leur appartenance à la confrérie des esséniens.

Une certaine hostilité de leur part n'est pas moins attestée par d'autres passages, en particulier Mc 3, 21. Elle peut s'expliquer par la dynamique familiale que nous avons vue. La fratrie de Clopas et de Marie formait un ensemble serré, connu, revêtu d'un certain prestige, autour duquel Jésus faisait figure de membre ajouté, peut-être même de quantité négligeable. Jésus favorisa peut-être cette attitude par la sublime discrétion dont il entoura sa vie cachée.

Quant à l'épisode qui prélude à la fête des Tentés, où saint Jean dit : « *pas même ses frères ne croyaient en lui* » (Jn 7, 5), nous pouvons non seulement comprendre ce qui s'est passé, mais mettre un nom sur celui des quatre qui a pris Jésus à part et lui a dit : « *Passe d'ici en Judée, que tes disciples voient les œuvres que tu fais : on n'agit pas en secret* ».

quand on veut être en vue. Puisque tu fais ces choses-là, manifeste-toi au monde ! » Il s'agit certainement de Jude. Comment le savons-nous ? Parce que la réponse de Jésus l'a laissé insatisfait, et qu'il y revient aux dernières heures de la vie publique : « Judas – pas l'iscariote ! – lui dit : "Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ?" » (Jn 14, 22) L'intelligence de la foi lui étant alors donnée, on comprend la véritable portée du verset 5 : l'incrédulité n'est pas un grief lancé contre lui par l'Évangéliste, mais l'aveu contrit de l'intéressé lui-même : « Vraiment, je ne comprenais pas, je n'avais pas la foi ! » De semblables aveux fourmillent de chacun des synoptiques, échos évidents de l'humilité des Apôtres, particulièrement de saint Pierre (pour ne relever que les extraits de saint Marc : Mc 4, 13 ; 6, 52 ; 7, 18 ; 8, 17-18, 21, 33 ; 9, 10, 32 ; 10, 38).

Parmi les Douze devaient donc se dessiner deux groupes, ceux qui étaient parents et ceux qui ne l'étaient pas. Les scènes de rivalité qui parsèment l'Évangile peuvent fort bien trouver là leur explication (cf. Mt 18, 1 ; 20, 24 ; Mc 9, 33 ; 10, 41 ; Lc 9, 46 ; 22, 24).

Le groupe des "frères" recoupait donc le groupe des Douze sans s'y laisser absorber. En effet, que nous y comptions ou non Simon et Matthieu, José reste à l'extérieur, ce qui suffit à maintenir la distinction, et ce jusqu'au Cénacle (Ac 1, 14). D'après les Bollandistes, ce José, appelé Joseph par saint Matthieu, est à identifier avec "Joseph Barsabbas, surnommé Justus", qui fut proposé avec Matthias en remplacement de Judas (cf. notice pour Jacques le Mineur, au 3 mai). L'hypothèse n'est pas sans intérêt, car l'élection de Matthias aurait alors revêtu le sens d'une sanction divine abolissant le privilège familial et confirmant la parole de Jésus : « La chair ne sert de rien. »

D'ailleurs, le sens du mot "frère" s'élargit dès le verset suivant, précisément au récit de cette élection, pour ne plus être employé que dans son acception spirituelle : « En ces jours-là, Pierre se leva au milieu des frères, ils étaient réunis au nombre d'environ cent vingt » (Ac 1, 15)

LES DEUX MARIE

Il nous reste encore une fleur à cueillir...

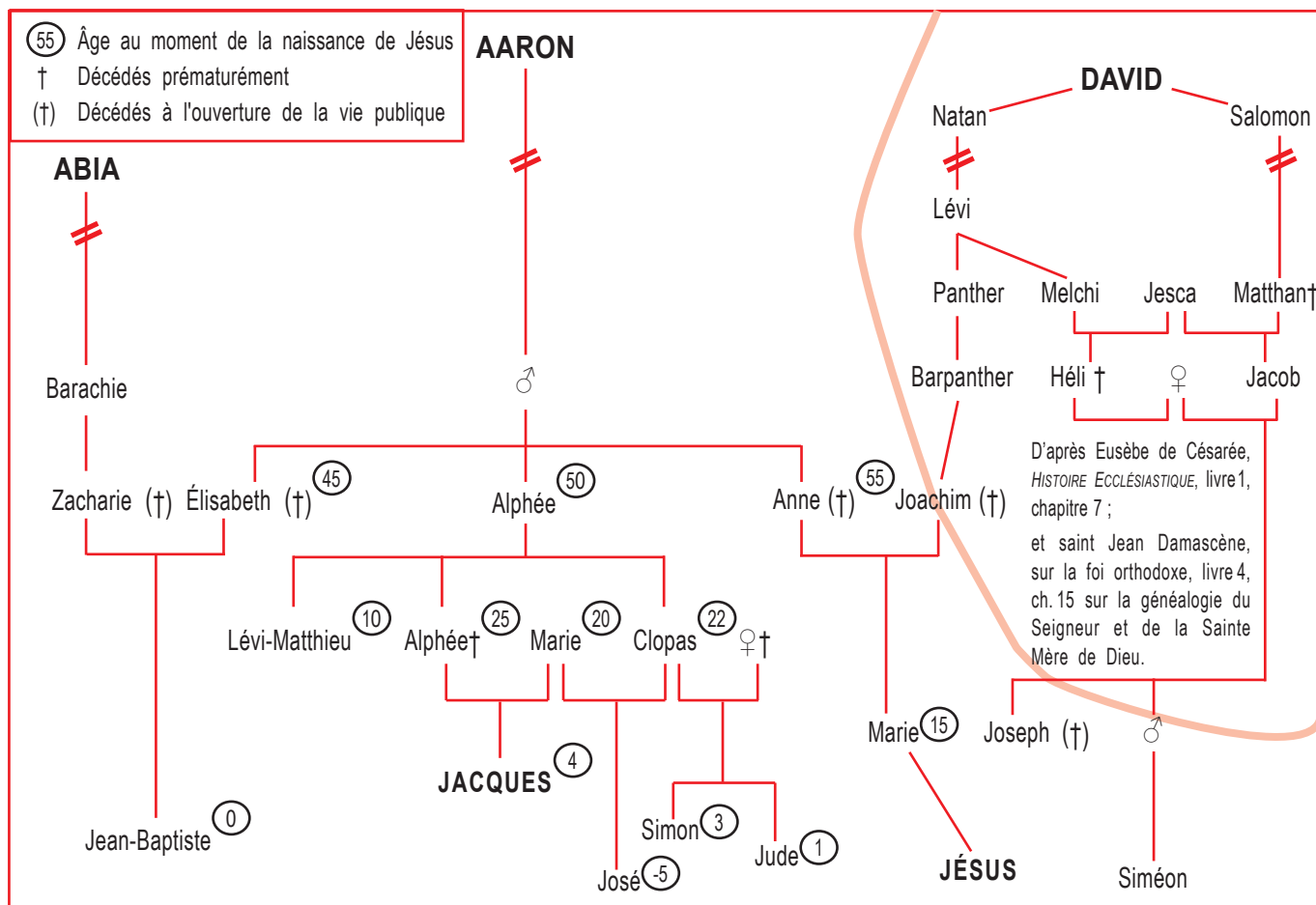
Dans son désir de recomposer l'histoire oubliée de Marie, l'auteur du *Protévangile de Jacques* nous la dépeint naïve et innocente, ne comprenant rien aux paroles de l'Ange, et s'effrayant de découvrir en elle les premiers symptômes de sa maternité. Détails disgracieux qui sont proprement irrecevables, et nous savons gré à saint Jérôme de les avoir écartés. Car il est évident que le Père Céleste a su trouver le moyen de préparer la Vierge Marie à sa mission future... Mais lequel ?

Anne et Joachim ont dû mourir rapidement après la naissance de leur fille. Il nous est facile d'imaginer qu'elle fut recueillie par Zacharie et Élisabeth, ce qui expliquerait la grande familiarité qui imprègne le récit de la Visitation.

Avec l'aide de notre hypothèse, on peut maintenant imaginer que dans un deuxième temps, le cousin Alphée s'étant marié, elle fut reçue sous son toit. Sa jeune épouse s'appelait Marie, elle devait être de quatre ou cinq ans son aînée. Dès lors, les deux Marie sont devenues sœurs d'âme, la plus grande s'instruisant en piété auprès de la plus jeune – on songe à Céline et à Thérèse ! – la plus jeune s'instruisant en retour des choses de la maternité. Car elle fut témoin de la grossesse et de la naissance de Jacques, dont elle partagea la longue attente, les joies et les inquiétudes. Elle fut aussi témoin des pénibles douleurs échues aux filles d'Ève... Il le fallait bien, pour qu'elle puisse comparer ensuite avec ce que Jésus fera pour Elle !

Nous comprenons dès lors comment Marie peut être *la* sœur de Marie. Et comment Jacques peut être *le* frère de Jésus, lui qui fut bercé par sa Mère pendant les heureux mois qui précédèrent son mariage avec saint Joseph. Nous comprenons surtout comment l'Église a pu, sans retard et sans hésitation, reconnaître, proclamer et vénérer immensément la très sainte, très pure et très féconde Virginité de Marie, la Mère de Dieu et notre Mère.

LA FAMILLE DE JÉSUS : HYPOTHÈSE GÉNÉALOGIQUE



UNE HYPOTHÈSE QUI EN APPELLE UNE AUTRE

En terminant, si nous invoquons l'archéologie ? Dans la CRC d'avril 1996, frère Bruno faisait état d'un article du Père Marchadour dans *La Croix*, annonçant la découverte du tombeau familial de « Joseph, Marie et Jésus », sur la colline de Talpiot, à Jérusalem : « le plus grand scoop depuis 2000 ans », dit le journaliste de la BBC...

En réponse, il citait un article paru dans le *Jerusalem Christian Review* d'août 1992 :

JÉRUSALEM, Israël – En raison de découvertes archéologiques nouvelles, et d'un approfondissement des anciennes, les savants sont de plus en plus intrigués par l'importance et l'effectif de l'Église primitive à Jérusalem (...) L'une de ces découvertes a été faite par l'archéologue Bellarmin P. Bagatti. Près de la moderne chapelle "Dominus flevit" sur le mont des Oliviers, Bagatti a exhumé plus de cent anciens ossuaires en pierre datant du premier siècle, constituant l'une des plus vastes catacombes jamais découvertes à Jérusalem. Noms, symboles et dédicaces commémoratives, permettent d'identifier à coup sûr ces tombes comme appartenant à une importante communauté des tout premiers disciples de Jésus (...). Le nom de Jésus, écrit en hébreu et en grec, a été découvert dans d'autres catacombes du premier siècle un peu partout dans Jérusalem (...). Certains archéologues font remarquer que le nom de Jésus n'était pas inaccoutumé au premier siècle et qu'il était certainement porté par d'autres que Jésus de Nazareth. Les savants restent cependant intrigués par la fréquence avec laquelle on le découvre parmi des tombes clairement identifiées par le signe de la croix en même temps que par d'autres noms, symboles et attestations d'appartenance chrétienne (...). La toute première communauté des fidèles de Jésus laissa derrière elle un héritage que nous commençons seulement à découvrir vingt siècles plus tard.

Frère Bruno commente : « Des inscriptions funéraires ont donc été découvertes en foule à Jérusalem, avec les noms de Jésus, Marie, Joseph, Simon, Salomé, non pas une fois, mais dix, vingt, cinquante, cent fois (...). Qu'est-ce que cela signifie ? Une vérité lumineuse : Vingt siècles de tradition rabbinique, complaisamment relayés par cent ans de modernisme, nous ont imposé l'idée que les premiers chrétiens de Jérusalem étaient peu nombreux et qu'ils avaient été rapidement dispersés de la Terre sainte après la destruction du Temple en 70 ap. J.-C. ; les débris de la nation juive, les chefs du sanhédrin, réfugiés à Yabneh sous l'autorité de Johanan ben Zakkai, n'auraient d'ailleurs pas souffert leur présence... Alors, "le plus grand scoop depuis deux mille ans" est précisément de découvrir, par l'archéologie, la présence à Jérusalem de cette très considérable communauté chrétienne au premier siècle. »

En quoi cela rejoint-il notre enquête ? Rappelons-nous l'image étonnante de Jacques, officiant au temple avec les prérogatives du grand prêtre. Et si ce récit était plus qu'*hagiographique* ? S'il était tout simplement... la réalité historique ? Autrement dit : s'il était l'aboutissement de cette longue série d'accroissements successifs rapportés par saint Luc, qui ponctuent littéralement son récit (Actes 2, 47 ; 4, 4 ; 5, 14 ; 6, 1 et 7 ; 9, 31 ; 11, 21 et 24 ; 12, 24 ; 13, 48) ? À les lire bout à bout, on sent la puissance de développement incoercible qui animait l'Église naissante, débordant les obstacles, se relevant plus forte après chaque tempête, se riant des persécuteurs. Après la mort spectaculaire d'Hérode Agrippa, en 45, justement interprétée comme un châtement divin (cf. Ac 12, 20-23), la Judée se donna tout entière au Christ, bon gré mal gré, sanhédrin compris. Agrippa n'eut pas de successeur immédiat. Un procurateur romain le remplaça. Le sacerdoce sadducéen, discrédité, dut être remplacé. Un seul choix s'imposait, celui de Jacques, « colonne » de l'Église (Ga 2, 9), prêtre éminent du sacerdoce essénien, et chef des chrétiens hébreux de Jérusalem.

Mais Jacques, converti à l'Évangile, dut recevoir cette charge comme une croix et en pressentir l'issue fatale. La reçut-il des archontes juifs ? formellement, peut-être. À l'intime, il dut la recevoir de Pierre et de Pierre seul, comme il avait reçu de lui la direction de la communauté de Jérusalem (Ac 12, 17). S'éclaircissent alors les circonstances du concile de Jérusalem, en l'an 50 (Ac 15) : Cette assemblée ne fut pas une simple réunion plus ou moins improvisée et clandestine des autorités chrétiennes

autour des Apôtres. Elle fut l'Assemblée sainte de tout le judaïsme, dans ce très court créneau de l'histoire où judaïsme et christianisme ne faisaient qu'une seule et même réalité. Jacques y siégea comme grand prêtre, dans la position prédominante que nous rapportent les Actes. À ce coup, notre regard s'éclaire : il est très remarquable que, du haut de cette éminence, il ait mis toute son influence à soutenir les positions de Pierre et de Paul contre le judaïsme récalcitrant. L'accord qu'il réussit à imposer était fragile. L'incident d'Antioche le fera voler en éclat dans l'année (Ga 2, 11-14).

Qu'en tirer ? Une seule chose, mais de taille : les juifs ont reconnu leur Messie. Ils l'ont fait massivement, selon les règles, en corps constitué... avant de sombrer, tout aussi massivement, dans l'apostasie. Cette hypothèse paraît incroyable. Elle mérite cependant d'être examinée, et cela pour une simple raison de bon sens : si ces événements ont eu lieu, s'ils ont eu l'ampleur que nous leur supposons, qui n'en a pu supporter jusqu'à l'ombre du souvenir ? Les juifs ! Dans l'instant même de leur rébellion, ils auront employé tout leur génie à en effacer les traces. On le démontrerait aisément des rabbins de Yabneh, mais aussi de Flavius Josèphe et des derniers grands prêtres du sacerdoce sadducéen. Quant à la jeune Église, née de cette déchirure, le souvenir en sera trop pénible pour qu'elle y revienne dans ses écrits. Faire le procès de ces chrétiens d'un jour ? À quoi bon ? Et devant quelles instances ? Ils avaient contre eux la puissance du Temple et de l'Empire. L'attitude des chrétiens dut être celle-ci : « Ayez pitié des uns, de ceux qui hésitent, sauvez-les, arrachez-les au feu ; quant aux autres, ayez pour eux une pitié craintive, haïssant jusqu'à la tunique contaminée par leur chair. » (Jude 22-23) Et la leçon morale qu'ils en tirèrent : « Mieux valait pour eux n'avoir pas connu la voie de la justice que de l'avoir connue pour se détourner du saint commandement qui leur avait été transmis. Il leur est arrivé ce que dit le véridique proverbe : le chien est retourné à son propre vomissement, et la truie à peine lavée se roule dans le borborygme. » (2 P 2, 21-22) Saint Paul, quant à lui, fixa la doctrine et enterra les affaires de personnes, et Dieu sait s'il en eut à subir...

C'est donc sur la foi d'indices ténus et d'allusions sibyllines que l'historien peut reconstituer ce drame oublié. Mais c'est chose possible ! Quand on a la bonne clé...

D'ores et déjà se trouve illustrée cette « chose étonnante, mais bien avérée, du commencement (Ac 2, 46) à la fin (Ac 21, 17-26) : que Notre-Seigneur avait laissé pendante la question de la double appartenance de ceux qui embrasseraient la foi tout en demeurant « de zélés partisans de la Loi » (Ac 21, 20). Il l'a encore laissée courir tout au long de la génération apostolique, sans doute pour donner au peuple juif toutes ses chances de se convertir, afin qu'il soit vraiment « inexcusable », comme dira saint Paul (Rm 2, 1). Pendant tout ce temps-là, les chrétiens – « hébreux » et « hellénistes » – n'avaient qu'à se supporter en toute charité avec leurs « différences ». Le Père Nodet en conclut que « Jésus n'a rien institué. Jésus n'a certainement rien créé » ! La vérité est que Jésus n'a rien aboli : « N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. » (Mt 5, 17) (...) « Le martyre de Jacques, en 62, mit fin brutalement à cette double appartenance en plaçant les chrétiens "hébreux", judaïsants, au pied du mur. Il fallait choisir : ou "la porte de Jésus", ou la justice de la Loi. » (Frère Bruno de Jésus-Marie, *Les années d'épreuve de l'Église*, BAH, t. 3, p. 107)

À quand le second pied du mur, pour un second choix, qui leur ouvrira les yeux ? Saint Paul déjà l'appelle de ces vœux dans un cri qui court à travers les siècles :

« Car je vous le dis à vous, les nations : je suis bien l'Apôtre des nations et j'honore mon ministère, mais c'est avec l'espoir d'exciter la jalousie de ceux de mon sang et d'en sauver quelques-uns. Car si leur mise à l'écart fut une réconciliation pour le monde, que sera leur admission, sinon une résurrection d'entre les morts ! » (Rm 11, 13-15) *frère Olivier de Notre-Dame du Très Saint Rosaire.*



REGNUM MARIAE

JAMAIS nous ne méditerons assez cette belle vérité rappelée par frère Bruno en ouvrant la SESSION DE LA TOUSSAINT : *la France est le royaume de Marie*. Les diaboliques en ont pris possession depuis deux siècles. Ils se sont même emparés de l'Église lors du concile Vatican II. Mais Jésus et Marie ne ratifieront jamais cette occupation illégale de leurs domaines ! Pour préparer leur "grand retour" au terme de notre Croisade de dévotion réparatrice, il nous revient de les consoler, mais aussi de nous instruire des merveilles accomplies par Notre-Dame, illustrant sa toute-puissance tout au long de notre histoire.

D'ailleurs, la jeunesse CRC en est avide. Elle s'est pressée, plus nombreuse que jamais, lors de la session à la maison Saint-Joseph. Pour ces jeunes noyés à longueur d'année dans des masses indifférentes ou hostiles, il est très réconfortant de se retrouver, prier, étudier dans une chaleureuse unanimité. Les nouveaux venus en sont émerveillés.

Afin de prolonger notre étude de l'été sur *LA FRANCE ROYAUME DE MARIE*, frère Bruno avait voulu que nous écoutions les instructions de notre Père en 1992 sur *MARIE MÉDIATRICE* (publié sur la VOD sous le sigle S 117). Il y mettait en lumière les diverses facettes de ce dogme qui, ayant mûri depuis les origines de l'Église, aurait dû être défini infailliblement par le concile Vatican II. Mais les réformateurs sont rebelles à la royauté de Marie. Il n'empêche, de méditer sur le mystère de l'Immaculée Conception, sa toute puissante intercession, sa mission d'Auxiliatrice dans tous nos combats passés, présents et surtout à venir nous assure de sa victoire prochaine !

Frère Bruno poursuit aussi sa présentation du martyr de l'obéissance de la foi enduré par l'abbé de Nantes (cf. *IL EST RESSUSCITÉ !* n° 259, p. 5 à 32). Pour les adultes du Congrès, c'était une révision. Mais à la session, pour des jeunes de quinze à vingt-cinq ans, il s'agit former leurs convictions fondamentales.

Dans ses *Actualités*, frère Michel dressa le tableau des fruits de la Révolution. La France est en faillite, à cause des politiciens du moment, mais bien plus, à cause de l'idéologie révolutionnaire. Dans un monde en guerre, il ne s'agit pas de prendre le parti des BRICS contre l'OTAN, ni des Arabes contre les Israéliens, mais

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :
vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

NOVEMBRE 2024

- ACT. LE TRIOMPHE DE LAMENNAIS.
- L 173. GEORGES DE NANTES, MARTYR DE L'OBÉISSANCE DE LA FOI.
1. Le renvoi du diocèse de Troyes (mai-septembre 1963).

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2024

LA FRANCE DE MARIE

NOVEMBRE 2024

- PC 89. 1. AU CŒUR DE LA FRANCE DE MARIE, NOTRE-DAME DE PARIS.

de revenir en Chrétienté. Enfin, le Synode impose à l'Église entière une pseudo-mystique révolutionnaire et démocratique, jadis prophétisée par Lamennais.

Pour autant, la victoire apparente de la révolution n'est pas inéluctable ! Le 11 novembre avait lieu la CONTROVERSE organisée chaque année par frère François et la Permanence parisienne, attirant nombre de provinciaux. Or le sujet en était cette fois-ci : "*La Croisade du général Franco : exemplaire ?*"

Démontant scientifiquement l'impressionnante panoplie de mensonges déployée par la propagande républicaine et communiste, les phalangistes présentèrent la Croisade espagnole comme la réponse du Ciel à la consécration de l'Espagne au Sacré-Cœur par le roi Alphonse XIII en 1911. Notre-Seigneur ne pouvait pas l'abandonner aux diaboliques et il suscita pour la sauver un chef remarquable par sa valeur militaire, mais plus encore par sa sagesse et sa foi. Le *Caudillo* fut un grand soldat, mais surtout le pacificateur de l'Espagne, à qui il donna quarante ans de paix chrétienne, dont l'apothéose fut la consécration de la nation au Cœur Immaculé de Marie, en 1954.

Demain, cette Croisade exemplaire servira de modèle au chef que l'Immaculée nous enverra, pour sauver son royaume de France de la Révolution.

(frère Guy de la Miséricorde.